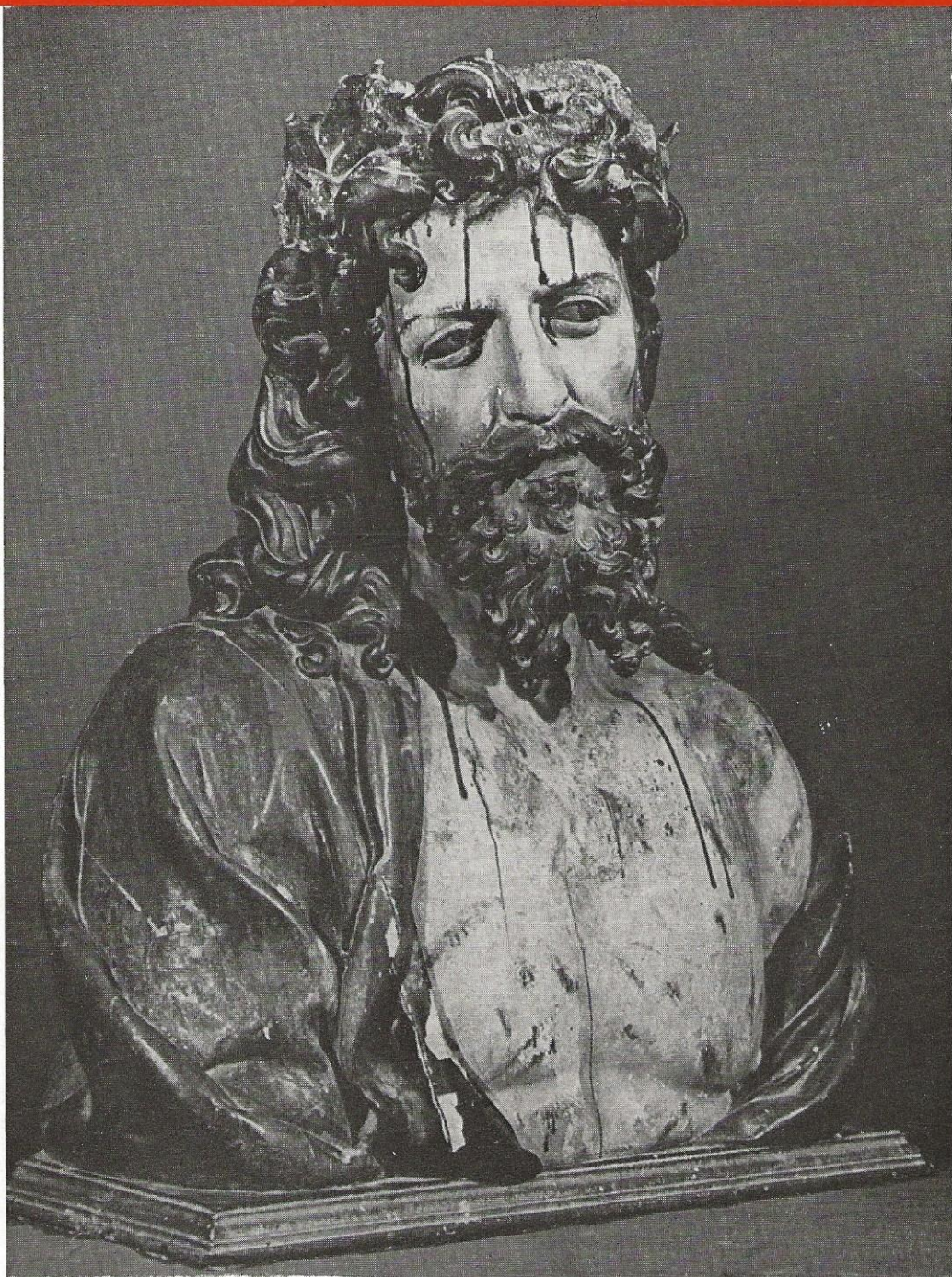


REVUE

EDITEE PAR L'ASSOCIATION
CULTURELLE ET D'ETUDES
DE JOIGNY

L'ECHO de Joigny



N° 25

LA VIE ET LES ŒUVRES DE JEAN DE JOIGNY (p.3)

Maurice BONNET

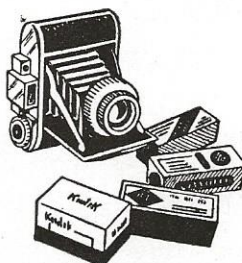
OPTICIEN
AUDIOPROTHESISTE

Adaptateur de lentilles
cornéennes

Tél. : 62.03.56 - JOIGNY
22, Rue Gabriel-Cortel

MIGENNES

62, Avenue Jean-Jaurès.



« JAN »
STUDIO

18, avenue
Gambetta
JOIGNY

SPECIALISTE PHOTO-CINE
PORTRAITS — IDENTITE

Pour l'argent, dormir c'est mourir un peu !

Faites vivre votre épargne

en la confiant à la

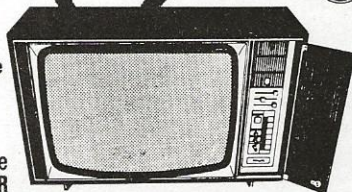
BANQUE POPULAIRE DE L'YONNE



les nouveaux TV COULEUR PHILIPS 110° entièrement transistorisés

- Ça accroît la fiabilité de l'appareil: tout transistors
- Ça réduit l'encombrement : 10 cm de profondeur en moins
- Ça améliore l'image : elle est encore plus contrastée
- Ça facilite l'utilisation : plus de touches à enfoncer

PHILIPS une gamme
de 10 TV COULEUR



FRY — JOIGNY

Tél. 62-11-34

Philips : le premier spécialiste européen de la TV couleur

AU LION D'OR



Propriétaire :
R. de BEAUCHAMP
Bar - Hôtel - Restaurant

Rue Roger Varrey
JOIGNY

Tél. : 62.17.00
Sa cuisine bourgeoise
Ses spécialités. Sa cave
Ses prix étudiés
On prend des pensionnaires

CHAUSSURES DELAVOIX

3, Avenue GAMBETTA



JOIGNY

Tél. :
62.00.47

MAISON DE LA PRESSE

LIBRAIRIE - PAPETERIE - DISQUES

20, rue Gabriel-Cortel

Tél. : 62-21-51 JOIGNY

MARLEAUX

CHARBONS - MAZOUT
FERS

5, Quai Ragobert

Tél. : 62.01.51 - Joigny

MARBRERIE FUNÉRAIRE BATIMENTS



TRANSPORTS
FUNÈBRES

Toutes démarches évitées
aux familles

Caveaux - Monuments
Articles Funéraires

COURTAT

Rue dans le Château - JOIGNY - Tél. (86) 62.10.07

(près du cimetière)

F. CHANUT

Libraire-Expert

Place de la Madeleine

89310 NOYERS-SUR-SEREIN

Tél. : 55-82-32

Livres anciens, romantiques et modernes
Livres sur la Bourgogne
(Catalogue gratuit sur demande)

ACHAT — VENTE — EXPERTISE

RÉCUPÉRATION AFFINAGE

rue chaudot 89 - JOIGNY

ROUGHOL et C^{ie}

QUATRE G.

GRAINES
ARTICLES DE PECHE



T. 62-10-24

JOIGNY

8, rue
G.-Cortel

FUNEROC

GRANITS FRANÇAIS ETRANGERS
PIERRES - MARBRES - GRANITOS
CAVEAUX - ENTRETIEN - FRAYURES

SAINT-JULIEN-DU-SAULT

Rue des Ecoles - Tél. 63 20 79

MIGENNES

15, Av. E.-Branly - Tél. 63 04 41

89300 JOIGNY

2, Quai du Maréchal-Leclerc - T. 62 03 00

18, Rue Robert-Petit - Tél. 62 21 86

RENÉ OUTTIER

Armurier

40, Avenue Gambetta

Tél. : 62-14-13

89 - JOIGNY

ARMES DE PRECISION
CHASSE TIR MUNITIONS
ARTICLES DE CHASSE - BALL-TRAP
MACHINES à coudre OMNIA



CITROËN

LOCATION SANS CHAUFFEUR
DÉPANNAGES JOUR ET NUIT

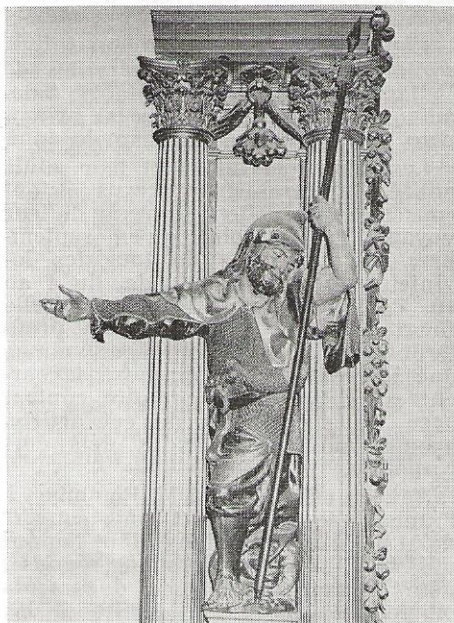
S.A.J. — R.N. 6 — CHAMPLAY

Tél. : 62-06-45

L'identité de JEAN de JOIGNY (Juan de Juni)

par Marthe VANNEROY

*Soldat du rétable de la cathédrale
de Ségovie
(cat. n° 16)*



La septième année de notre « Echo de Joigny », qui commence avec ce numéro 25, naît pour nous dans une grande espérance. L'année précédente nous a apporté en effet une merveilleuse surprise, dont il ne tient qu'à notre travail de la rendre plus merveilleuse encore. Il s'agirait, tout simplement, de rendre sa véritable identité au grand sculpteur espagnol de la Renaissance, que les Espagnols (qui l'ont si bien adopté comme un des leurs qu'ils célèbrent sa mémoire depuis quatre cents ans) ne connaissent que sous le nom de « Juan de Juni ». Ils sont certains, « par une tradition immémoriale » (comme eux-mêmes le déclarent) que ce Juni est bien notre Joigny, dans son orthographe espagnole.

L'histoire de cette aventure vaut de vous être contée. Le 8 février 1977, une lettre de Monsieur Pommier, attaché culturel à l'ambassade de France à Madrid, est adressée à M. le Maire de Joigny ; voici le passage principal :

« L'administration du Patrimoine artistique et culturel organise l'exposition commémorative de la mort du grand sculpteur connu en Espagne sous le nom de " Juan de Juni " et qui est certainement originaire de Joigny. Il appartient en effet à cette pléiade d'artistes bourguignons et flamands qui se sont fixés en Espagne au XV^e et au XVI^e siècles et qui ont joué un rôle capital dans l'essor de l'art espagnol de la Renaissance.

« Les organisateurs de l'exposition du IV^e centenaire qui va être consacrée à Juan de Juni comme à l'un des plus grands sculpteurs espagnols de son temps, et qui sera inaugurée à Valladolid au début du mois d'avril, avant d'être présentée à Madrid, souhaiteraient vivement disposer d'une documentation photographique sur Joigny et en particulier d'une belle vue d'ensemble de cette ville, de préférence en couleurs ... »

Ce vœu a été exaucé par l'envoi d'une très belle vue générale, exécutée par le Groupe Géographique pour une exposition à Mayen. La messagère fut Madame Delgado, professeur de langue espagnole à notre lycée, qui parait justement le 23 mars, comme les années précédentes, avec quelques élèves de classe terminale, pour passer une semaine au lycée de Sepulveda, en Castille.

Cette petite ville, très touristique, se trouve située parmi les villes de Valladolid, Ségovie, Medina et Salamanque, où sont conservés les principaux chefs-d'œuvre de Juan de Juni.

Les jeunes Joviniens et leur guide ont été admirablement reçus et ont conservé un excellent souvenir de leur voyage. A tel point qu'en septembre, une vingtaine de touristes joviniens seront à Sepulveda, du 4 au 10. Madame Delgado et Mademoiselle Goutierre, notre bibliothécaire, profiteront de ce court séjour pour voir ce que peuvent nous apprendre les archives espagnoles et prendre contact avec les spécialistes de cet artiste, avec lesquels nous avons déjà correspondu.

J'ai, en effet, écrit à M. Pommier, à l'Ambassade de France, sous couvert de M. le Maire de Joigny, dont l'appui m'a valu une très prompte réponse, pour demander sur quels documents officiels se basait la certitude des Castellans quant à l'origine de Juan de Juni. Cette réponse était accompagnée d'un superbe catalogue de l'exposition madrilène, mais n'est pas concluante :

« Je ne peux malheureusement vous apporter aucun document concernant le lieu de naissance de l'artiste. En parlant de Joigny, je me suis seulement référé à une tradition immémoriale dont j'ignore les fondements. »

Du côté de Joigny, la situation est la même, nos premiers registres paroissiaux ne remontant qu'à l'an 1552.

Voilà l'énigme posée ... A nous de la résoudre ..., si nous le pouvons !

Mais, en l'occurrence, il n'est pas défendu de rêver. Et, chimère pour chimère, laissez-moi vous exposer celle qui, au début de cette histoire, s'est imposée à moi. Juan de Juni n'est pas le premier lien entre la Castille et Joigny. Une tradition rapportée par Davier relate que le fondateur de la puissante famille des Ferrand, dont le nom remplit nos archives, celles de l'archevêché de Sens, et se retrouve même dans celles de Dijon, est un seigneur castillan, frère de

l'Ecuyer du roi de Castille, qui fut ramené d'Espagne vers 1370 par le comte de Joigny Miles de Noyers. Ce comte fut un fidèle compagnon d'armes de Duguesclin. Fait prisonnier en même temps que celui-ci à la bataille d'Auray, puis, sa rançon ayant été payée par les Joviniens, il le suivit en Espagne lorsque le roi Charles V l'y envoya, à la tête des Grandes Compagnies. Etabli par Miles de Noyers comme gouverneur du comté de Joigny et de ses dépendances qui, à cette époque, s'étendaient à Montréal, ce premier Ferrand (nous ignorons aussi la forme espagnole de ce nom, sans nul doute francisé) fit souche à Joigny. Ses descendants proches lui succédèrent dans son emploi, puis occupèrent toujours des charges de grands notables. La branche qui s'établit à Sens fournit des ecclésiastiques et même un archidiacre. Ceux de Joigny furent toujours protecteurs des arts. Sans parler de la Chapelle des Ferrand (bâtie par l'archidiacre), l'un d'eux contribua à la reconstruction de St-Jean, comme le prouvent ses armes (le Phénix) et ses initiales figurant à la voûte. Un autre, Nicolas dit le Breton, orna St-Thibault d'un jubé dont subsistent des vestiges importants. Un autre Ferrand fut connu comme peintre au XVII^e ... Serait-il donc impossible qu'un jeune artiste de cette famille, né à Joigny aux environs de 1507, fût attiré par la renommée des grands sculpteurs de l'Ecole de Dijon (où, d'ailleurs, une branche était aussi établie), s'y soit imprégné du réalisme des sculptures de Sluter, des sépultures, des Pieta et des « Ecce Homo », chers à l'Ecole de Bourgogne ? Les biographies espagnoles de Juan de Juni nous racontent son séjour à Rome, sa rencontre avec le grand Berruguete qui le ramena en Espagne. Ils le considèrent comme l'initiateur de cette Renaissance à la fois bourguignonne, flamande et italienne, qu'il a si bien assimilée à la tradition castillane que même ses contemporains l'ont toujours considéré comme un des leurs.

Tout ceci s'expliquerait si nous arrivions à prouver que notre Jovinien était issu d'une noble origine espagnole ?

La trace tangible que les Ferrand ont laissée en quelques endroits de Joigny est leur emblème « le Phénix », l'oiseau renaissant de ses cendres. Puisse ce signe être pour nous d'un heureux augure, dans notre espérance d'arracher Juan de Juni à l'oubli bien involontaire où l'a laissé sa ville natale depuis quatre siècles !



*Le Christ ressuscité — Cathédrale de Burgo de Osma
(cat. n° 11)*

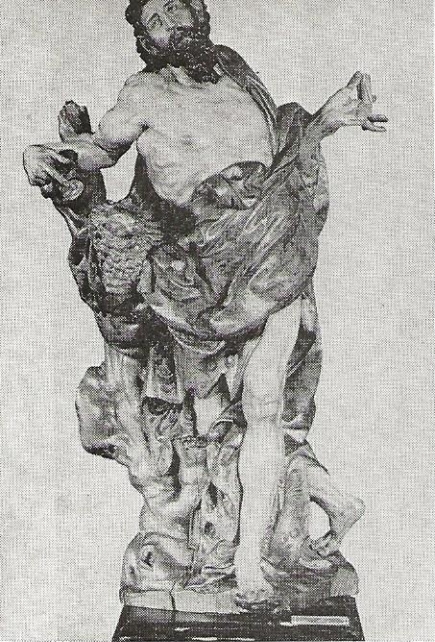
LA VIE ET LES ŒUVRES DE JEAN DE JOIGNY

Cette biographie a été rédigée à partir du catalogue édité par la Direction du Patrimoine artistique d'Espagne à l'occasion de l'Exposition commémorative du quatrième centenaire de la mort de Jean de Juni (printemps 1977). Nous remercions vivement nos trois traductrices.

Le sculpteur Juan de Juni, dont l'Espagne et particulièrement les provinces de Vieille-Castille et de Léon célébraient en 1977 le quatrième centenaire de la mort, serait donc né à Joigny en 1507.

Nous n'avons que très peu de renseignements sur la formation française de Juni. Cependant, certains thèmes — les mises au tombeau du Christ — et certaines techniques — l'emploi de la terre cuite — soulignent une formation bourguignonne. Les quelques années passées en Italie s'inscrivent également dans la tradition française de la Renaissance qui envoyait ses artistes se parfaire à Bologne, à Florence ... ou à Rome.

L'Espagne du XVI^e siècle est riche en amateurs d'art et beaucoup d'artistes français et flamands y sont installés. Sur la demande de Pedro Alvarez Acosta, nouvel évêque de Léon, Juan de Juni va rejoindre ses compatriotes dans la capitale léonaise. Il s'agissait pour notre sculpteur de participer à la décoration de la cathédrale Saint-Marc. Très vite, Juni est remarqué pour son talent et doit répondre à de nombreuses invitations. C'est ainsi que nous le trouvons successivement à Médina de Rioseco, à Salamanque, à Valladolid où il s'établit définitivement en 1541, à Tolède, Ségovie, Burgo de Osma, Palencia, Orense, Saragosse ...



Saint-Jean-Baptiste à Valladolid
(cat. n° 8)



Vierge à l'Enfant à Valladolid
(cat. n° 9)

Après une vie de procès, de voyage, mais surtout une vie consacrée à la sculpture, Juan de Juni meurt en 1577, il est enterré dans l'église du Couvent Sainte-Catherine de Valladolid. Il reste pour l'Espagne l'un des grands sculpteurs de l'époque et, selon Berruguete, le meilleur sculpteur étranger de toute la Castille.

SA FORMATION :

L'un des hauts lieux de la sculpture au Moyen-Age fut la Bourgogne, surtout à l'époque où Claus Sluter fonda l'école de Dijon. Le XVI^e siècle accentua cette renommée avec la série des Mises au tombeau du Christ qui auraient inspiré le jeune talent de Juan de Juni.

Cependant, l'essentiel de son génie, il le doit à l'Italie : Florence, Bologne, Modène et Rome. Ses sources artistiques sont multiples. Certaines de ses œuvres sont influencées par le groupe du Laocön de Rome, d'autres inspirées de Jacopo della Quercia. A Donatello, il emprunte la conception de la perspective dans les reliefs. A Bologne, il entre en contact avec un type de sculpture en terre cuite polychromée d'une grande profondeur expressive. La « Mise au Tombeau » du Musée de Valladolid ne s'explique que par celles des églises Santa-Maria de la Vita de Bologne et de San Gio-

vanni Decollato de Modène. Son séjour à Florence le familiarise avec des œuvres contemporaines : celles de Francesco Rustici. Enfin Juan de Juni fut séduit par Michel-Ange, auquel il empruntera beaucoup.

SON INSTALLATION EN ESPAGNE :

Il ne faut pas trop chercher pour expliquer la venue et l'installation définitive de Juan de Juni en Espagne. A cette époque, il y avait un goût fort prononcé pour les œuvres d'art et les commandes abondaient : décoration des édifices, retables, statues de dévotion ou pour les confréries ... De plus, une ambiance très favorable aux étrangers régnait en Vieille-Castille et attirait les artistes. Lors de son premier séjour dans la Province de Léon, Juni doit compter sur un grand nombre de compatriotes pour s'ouvrir un chemin dans le domaine de la sculpture, tels Gillen Doncel et Juan de Angès. Mais Léon, bien qu'elle facilite le travail des tailleurs de pierre et des sculpteurs, n'est pas un centre stable, aussi Juni cherche-t-il pour s'installer une autre ville. Medina de Rioseco, Salamanque, ne combleront pas non plus ses désirs et ce n'est qu'en 1541 qu'il opéra définitivement pour Valladolid. Valladolid offrait à Juni une école importante par Beruguete, mais aussi la possibilité de trouver de



Saint Mathieu à Léon (cat. n° 1)

nombreux clients. De plus, dans cette ville résidait la Cour, point névralgique pour la Castille surtout du point de vue des communications et de l'économie. Il faut mentionner également qu'il y avait une chancellerie où s'instruisaient les plus grands procès de l'époque. Enfin, Valladolid possédait un commerce de luxe sans équivalent en Espagne et l'art qui est une forme de ce luxe recherchée par des puissantes personnalités. Dans cette ambiance de pouvoir et de richesse l'œuvre de Juan de Juni devait se développer.

LE STYLE ET L'ŒUVRE :

Juni appartient à la Renaissance par son désir d'obtenir une collaboration de tous les arts. Lui-même faisait les projets de l'architecture de ses retables, les sculptait et dirigeait la polychromie. Dans ses œuvres, se marquent deux époques : la première est dominée par un schème maniériste qui fait de l'œuvre un tout fantastique et anticlassique ; dans la seconde, s'impose au contraire le classicisme. Alors que la majorité des

sculptures castillanes de l'époque montrent un goût marqué pour les attitudes violentes, pour le pathétique, les œuvres de Juni reflètent plus que toutes les autres, cette passion douloureuse. Curieusement, ses reliefs obéissent aux lois classiques de la symétrie, seuls les détails dénoncent le déséquilibre et la passion.

C'est à Léon que Juni débute : il effectue des œuvres capitales et forme ses premiers disciples. Parmi ces œuvres, on peut citer d'abord les médaillons de la Cathédrale Saint-Marc qui constituent une série d'une valeur iconographique exceptionnelle de l'art espagnol de la Renaissance, ensuite, toute une généalogie de personnages mythiques comme Priam, Pâris, Hector, de figures héroïques de la Bible — David, Judith — de l'époque classique — Alexandre, Jules César, Trajan, enfin de l'Histoire espagnole : Gonzalez, le Cid, les Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle, Charles Quint. De Juni également, aussi à la Cathédrale Saint-Marc, les stalles conservées intactes jusqu'à nos jours qui sont parmi les plus belles de la Renaissance espagnole.



*Sainte Marie la Blanche à Palencia
(albâtre)*

(cat. n° 7)

En 1537, Juni est à Medina de Rioseco où il exécute un groupe en terre cuite qui représente le martyre de saint Sébastien et celui de saint Jérôme, l'ensemble étant destiné à l'église Saint-François. De la terre cuite, nous passons à la pierre polychromée à Salamanque où Juni réalise la sépulture de l'archidiacre Gutierre de Castro dont la partie essentielle fait encore aujourd'hui l'admiration des amateurs d'art. A Valladolid, c'est la Mise au Tombeau du Christ qui devait dominer la chapelle funéraire de Frère Antonio de Guevara au couvent Saint-François. C'est cette dernière œuvre qui le pousse à s'installer définitivement dans cette ville en 1544.

De 1545 à 1560, Juni entreprend ses plus grands retables. Celui qu'il réalise pour l'église de la Antiqua lui demande quinze ans de travail : l'architecture, la sculpture et la polychromie sont son œuvre, ce qui explique l'unité absolue qu'on y observe. Entre temps, Juni travaille au retable de la cathédrale de Burgo de Osma (1550), c'est dans cette œuvre que l'on retrouve le mieux l'influence laissée par Michel-Ange sur la sculpture, la pièce maîtresse en est la Dormition de la Vierge. En 1551, Juni prend contact avec le monastère Saint-Benoît de Valladolid pour sculpter saint Jean-Baptiste et sainte Marie-Madeleine, personnages essentiels d'un reta-

ble actuellement au Musée national de la sculpture.

En 1557, Juan de Juni est chargé par un riche marchand, Alvaro de Benavente, d'une partie de la décoration d'une chapelle funéraire qu'il se destine dans l'église de Sainte-Marie de Medina de Rioseco. De cette époque date également un grand nombre de Christs en croix, dont celui du Calvaire du Palais du Marquis de Espeja, à Ciudad Rodrigo.

Après 1560, les attitudes des personnages de Juni se font plus calmes. En 1567, il entreprend l'exécution de plusieurs sculptures pour un retable dont l'architecture avait été faite par Gaspar de Tordesillas. De cet ensemble, il faut détacher le relief de la Vierge de Pitié. L'année 1571 est consacrée au retable de la Pitié de Ségovie. Enfin, en 1573, Juni entreprend un retable pour l'église du Sauveur, à Arevalo ; cette œuvre ne sera pas terminée par Juan de Juni, qui meurt en 1577, mais par son fils Isaac.

De nombreuses œuvres caractérisent les dernières années de Juan. Ce sont les œuvres maîtresses qui reflètent le génie du sculpteur. Qu'il nous suffise pour terminer de citer la Vierge des Angoisses réalisée pour la confrérie du même nom et à laquelle appartenait Juan de Juni, œuvre qui place Juan au rang des plus grands sculpteurs de tous les temps.

*Portrait de Joachim du Bellay : dessin attribué
au Sénonais Jean Cousin*

(Photo H. Bernard)



La fontaine de Véron que chanta Du Bellay

par J.-L. DAUPHIN

A l'automne 1557, le poète Joachim Du Bellay faisait route vers Paris. Il avait 35 ans et venait de connaître l'amère épreuve de son séjour à Rome dans l'ambassade de son cousin, le Cardinal Jean Du Bellay. Déçu dans l'espérance d'une brillante carrière diplomatique, indigné par l'hypocrisie de la Cour romaine, il avait connu une solitude qui rendait plus pénible encore le sentiment de l'exil et la nostalgie de sa patrie.

Il revenait enfin, malade et presque sourd, atteint de la pelade... Pourtant, dans sa détresse, le poète avait trouvé la source de l'inspiration profondément sincère et personnelle qui marque tout son recueil des **Regrets**.

Mais, pour l'heure,

**« ...mal monté, mal sain et mal vêtu,
« sans barbe et sans argent, on s'en
« retourne en France » (1).**

Comme Clément Marot dans ses déboires, Du Bellay eût pu se dire **« fasché d'ennuy, consolé d'espérance »**, car, sous son amertume, perçait malgré tout la joie de retrouver la patrie tant désirée et tant rêvée dont il attendait une nouvelle inspiration.

VERON, L'AUTOMNE 1557.

Après avoir traversé l'Italie du Nord et la Suisse, le poète approchait de la ville de Sens où il comptait quelques amis. Au cours de ce voyage, n'avait-il pas dans ses bagages le **« Guide des Chemins de France »** publié par Charles Estienne quelques années auparavant ? On y pouvait lire la note suivante : **« Véron-en-plaine : voy la belle fontaine (2) qui fait mouldre deux moulins — et, à un trait d'arc de là, l'eau se perd » (3).**

Le paysage était charmant ; la plaine sans monotonie s'étendait entre l'Yonne et les collines tapissées de vignes et de bois. La source vive jaillissait au flanc du coteau.

Peut-être était-ce une de ces matinées de l'arrière-saison que la nature habille des couleurs nouvelles de l'automne, matinée presque intime, lavée de rosée scintillante et voilée d'un peu de brume, où l'air plus frais et plus léger ne porte que le chant des oiseaux, alors qu'un rayon de soleil vient poser ses touches d'or sur le haut fût des peupliers, près de l'Yonne large et lente.

Sensible à la vie rustique, le poète devait goûter cette atmosphère de paix et de douceur, cet instant d'équilibre entre la brûlante ardeur de l'été romain et l'autre terrible rudesse de l'hiver qui allait venir.

Du Bellay parvint à Sens avec cette impression profonde et peut-être déjà l'ébauche d'un poème. Or, il apprit alors de ses amis sénonais que la fontaine de Véron devait son large et beau bassin à un puissant propriétaire : Monseigneur Jacques Spifame, Seigneur de Passy-sur-Yonne et Cochevie (4), Abbé de Saint-Paul de Vanne, près de Sens, mais surtout Evêque de Nevers et Conseiller du Roi...

Ce fait n'est pas sans importance : de retour en France après une longue absence, Du Bellay avait le désir de reprendre sa place parmi les grands poètes français aux côtés d'un Ronsard, d'un Thiard ou d'un Baïf. Pour cela, il lui fallait s'imposer enfin à la Cour et rechercher la faveur des puissants, quoiqu'il se refusât à imiter la bassesse des « **vieux singes de Cour** ». Spifame, érudit et lettré, qui jouissait d'une brillante réputation d'humaniste, pouvait lui être un sûr appui ; de surcroît, cet homme d'Eglise entretenait des rapports suivis avec le Cardinal Jean Du Bellay. Aussi, bien que le poète ne connût sans doute pas personnellement l'Evêque de Nevers, il voyait l'opportunité de la rencontre et l'intérêt qu'il pourrait avoir à dédier au Prélat un poème évoquant sa fontaine de Véron (5).

LE POETE AU TRAVAIL

Arrivé à Paris, Du Bellay se remit au travail pour achever et publier les œuvres de l'exil romain. Dans le même temps, il devait affronter de nouveaux soucis, démêlés avec sa famille et graves ennuis domestiques.

Mais un de ses premiers soins avait été de composer la gracieuse élégie latine de la Fontaine de Véron ; à la fin de l'année 1557, sans doute en décembre, il écrivait à son intime ami, l'humaniste Jean de Morel d'Embrun, attaché à la Maison du Roi, pour lui présenter son poème et lui demander s'il le trouvait digne d'être publié. Son intention disait-il, est de le donner à imprimer et d'en « **faire ung beau petit présent à Monsr. de Nevers** ». Il avouait aussi à Morel qu'il ignorait jusqu'alors

le prénom de Spifame et avait dû s'informer « **si c'est ou Jehan ou Jacques ou quelque autre nom** » (6).

Quoiqu'achevé, le poème ne fut pas immédiatement publié, mais des copies manuscrites en circulaient parmi les amis de Du Bellay. Le 1^{er} août 1558, le poète reçut à Paris la visite de deux notables Sénonais : l'un était Jean Richer, Président du Bailliage de Sens ; au second, l'Avocat Jean Penon, Du Bellay remit une copie de l'élégie, le chargeant de la faire imprimer à Sens.

Cet ami du poète, qui plus tard devait embrasser la Réforme, était, au témoignage de son contemporain Baltazard Taveau, un « **homme de vif esprit, de lettres et de diligence, mais de contradiction, maling et factieux** ». Humaniste du moins et fervent admirateur de Du Bellay, Penon s'acquitta au mieux de sa mission : en septembre, l'élégie de la Fontaine de Véron fut publiée par l'imprimeur sénonais Gilles Richeboys, précédée d'une lettre de Jean Penon à Du Bellay, datée du 1^{er} septembre et rédigée en latin à l'instar du poème (7). La plaquette ainsi réalisée fut offerte à Mgr Spifame lors de son passage à Sens.

Quelque plaisir qu'il ait eu à se voir célébré par Du Bellay, l'Evêque de Nevers ne put guère témoigner sa reconnaissance au poète : moins de six mois plus tard, il avait abandonné sa religion et sa patrie pour suivre un destin glorieux et tragique aux côtés des Calvinistes genevois.

Mais il n'est pas temps encore de retracer l'ambition et la vie hors-pair du Seigneur de Passy ; en cette fin de l'année 1558, c'est le poème de Du Bellay qui occupait les conversations des lettrés sénonais, flattant leur goût et leur esprit de clocher.

HISTOIRE DE LA NYMPHE VERONIS.

Jean Berger, un avocat du Bailliage, trouvait cette élégie digne des **Métamorphoses** du grand Latin Ovide ; elle s'y apparente en effet. Sacrifiant à l'esprit et à la forme de la poésie néo-latine qu'il avait pourtant combattue dans le manifeste de la Pléiade, **Défense et Illustration de la Langue Française**, Du Bellay a brodé une aimable fantaisie mythologique en distiques élégiaques où la nymphe Véronis nous conte son destin (8).



*La fontaine de Véron aujourd'hui
A l'arrière-plan, le bâtiment de l'ancien moulin*

(Photo H. Bernard)

Fille de Véronne et de Phœbus, née sur les bords du Lac de Garde, la gracieuse nymphe avait, par sa beauté, éveillé l'amour des divinités des bois ; mais elle se refusait à l'hymen et préférait honorer le culte de la pudique Diane, la vierge chasserresse.

Or, le dieu tutélaire du Lac de Garde, Bénacus, s'enflamma lui aussi d'amour pour elle et, téméraire, la poursuivit comme Alphée la nymphe Aréthuse. Se sentant rejointe, la malheureuse Véronis implora Diane sa protectrice, qui aussitôt la transforma en eau limpide : frayant dès lors son chemin sous terre, la source-nymphe échappa à l'audacieux Bénacus et parvint jusqu'au « **territoire des Senons** » pour y trouver enfin le repos.

« Il y avait une petite colline à la pente douce, à son pied un tapis verdoyant de fleurs et de gazon. De là, la plaine s'arrondit en champs couverts d'herbages. En ce lieu, je m'ouvris un chemin et sortis, source nouvelle et jaillissante » (9).

Nous sommes bien sûr parvenus au lieu qui deviendra Véron et par l'imagination du poète s'est opérée la pseudo-filiation étymologique Véronne-Véron. Mais toute cette scène de métamor-

phose dans le goût des anciens grecs et latins n'a ici nulle valeur de récit direct ou de mythe explicatif : elle se veut seulement **un voile poétique jeté sur les réalités du monde.**

LA NYMPHE ET SA FONTAINE.

L'élégie de Du Bellay représente bien l'un des grands courants qui ont marqué la pensée et les conceptions poétiques du XVI^e siècle (10). De même, l'image mythologique de la nymphe, qui était déjà présente comme détail érudit chez les Grands Rhétoriciens du XV^e et du début du XVI^e siècle, s'est animée et a pris toute sa valeur avec les Poètes de la Pléiade. La nymphe, créature élémentaire, symbolise les forces naturelles auxquelles on prête alors un intérêt renouvelé. Le plus souvent confondues comme ici avec tel ruisseau ou telle source, ces nymphes foisonnent dans la poésie « renaissante » : que l'on pense à la Fontaine Bellerie chez Ronsard, à l'Orne ou au Loir ailleurs...

Mais, après avoir ainsi développé son récit du « mythe » de Véronis, Du Bellay entreprend de broser le tableau imagé de ce paysage bucolique de Véron :

« D'une large cavité circulaire sourd une fontaine qui, en son centre, tord ses eaux, les rejette et donne naissance à un ruisseau tourbillonnant qui coule chargé de limon et pétrifie les objets qu'il recouvre. Ce qui est le travail d'une rivière, la modeste fontaine l'accomplit et par elle les dons de Cérès tombent broyés sous la meule. De là, avec un doux murmure et une sorte d'hésitation, nos eaux cherchent leur voie à travers les champs herbeux, puis se cachent de nouveau sous terre, gardant le souvenir de la pudeur de la nymphe... ».

Toute cette description de la fontaine témoigne du souvenir personnel et précis que Du Bellay conservait de ce lieu — même s'il l'embellit pour les besoins du genre, en superposant au paysage champêtre, réel, le paysage conventionnel et ennobli de la poésie néolatine : jardin paradisiaque, beau verger planté d'arbres et rafraîchi d'eaux courantes. Et ce sont saules flexibles à l'opulente chevelure, chants des oiseaux, cygnes au plumage de neige.

Enfin, un dernier tableau nous montre les Nymphes de Passy, les Satyres et les Dryades venant à la nuit danser autour de la source et chanter sa gloire en strophes alternées, qui portent jusqu'aux nues le nom de Spifame, protecteur bienveillant de la nymphe des eaux.

De cet hommage final à l'Evêque de Nevers, nous avons vu ce qu'il fallait penser, mais il prend ici toute sa valeur, habilement intégré à la matière-même de l'épique.

DE VERONIS A SAINT-GORGON.

Aujourd'hui le promeneur rechercherait en vain, entre Véron et Rosoy, le tourbillonnement des eaux, le chœur des nymphes et des dryades et les cygnes au plumage de neige que chantait l'« Ovide français ».

Pourtant, la petite source existe toujours à 300 mètres au nord du village de Véron, sur la droite du chemin de Rosoy.

Des expériences à la fluorescéine ont démontré que cette émergence reçoit en partie les eaux du courant souterrain du Puits-Bottin, situé plus à l'est (11). Traversant le sous-sol crayeux, le courant se charge de carbonate de chaux ; aussi, comme le notait déjà Du

Bellay, la source est-elle incrustante, pétrifiant les objets qu'elle recouvre et sa mousse elle-même. De telles sources incrustantes ne sont d'ailleurs pas rares au bas-flanc de nos coteaux.

Le bassin circulaire en forme d'entonnoir, où elle naît au jour, est désormais enclos. Son diamètre est d'environ 15 mètres.

L'eau paraît assez claire ; toutefois, elle devient un peu boueuse, lors des grandes crues de la Vanne. Selon Tarbé, lors du fameux tremblement de terre qui détruisit Messine le 5 février 1783 après une éruption de l'Etna, la fontaine de Véron, comme beaucoup d'autres à travers l'Europe, se troubla ; ses eaux devinrent tout à coup « blanchâtres et savonneuses » (12).

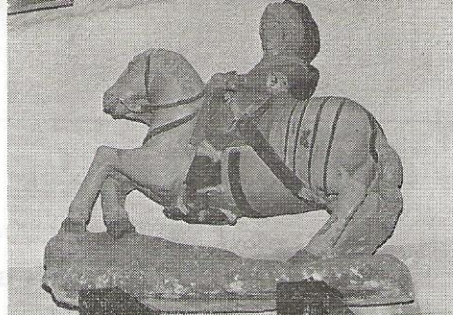
Quoique d'assez faible débit, la source coule en toutes saisons sans jamais se tarir, même au temps des grandes sécheresses comme l'été 1976.

Il n'y a plus de moulin actionné par ses eaux, mais quelques vieux villageois ont gardé le souvenir de la grande roue à godets. Aujourd'hui, le captage d'une partie de la source alimente Véron. Seul un filet d'eau large d'à peine un mètre traverse encore le lavoir neuf et descend irriguer les cressonniers, de l'autre côté de la route. Puis, comme jadis, la source se perd dans la vallée à moins d'un kilomètre de là, sans avoir atteint la rivière.

Pour cette modeste « fontaine », l'épique de Du Bellay est le plus beau titre de célébrité, qui lui vaut aujourd'hui encore notre intérêt et notre curiosité. Pourtant, le mythe gracieux qu'imagina le poète ne doit pas nous cacher les traditions véritables qui s'attachent à la petite source et en ont marqué le passé. Car, si elle connut un culte, ce n'est certes pas celui de la fictive nymphe Véronis, mais celui, bien réel, du grand Saint-Gorgon dont elle porta le nom.

SOUS LE SABOT D'UN CHEVAL...

Le culte de Saint-Gorgon à Véron n'a pas eu un Du Bellay pour en immortaliser le souvenir, aussi faut-il nous contenter de l'évoquer à travers les traditions villageoises dont l'Abbé Chenot se fit l'écho voici un siècle dans son *Histoire de Véron* (13) ; c'est lui qui fixa la « Légende dorée » du Saint en qui il voit « la plus belle gloire » de sa petite patrie...



Saint Gorgon et Saint Dorothee (art populaire) — Eglise de Véron

(Photo H. Bernard)

En voici l'histoire :

Gorgon était né à Nicomédie dans la seconde moitié du III^e siècle et appartenait à l'une des plus nobles familles du pays. Il servait avec distinction dans l'armée de l'Empereur Probus et partagea sa gloire dans les combats qu'il mena aux frontières de l'Empire.

Lorsque Probus parvint dans nos régions pour y raffermir la puissance romaine, il établit son camp au lieu de Véron. Gorgon, qui s'était converti au christianisme, y commanda la garnison.

Or, un jour, alors qu'il faisait office près du camp, son cheval enfonça un sabot en terre et fit jaillir l'eau au flanc de la colline. La Fontaine de Véron était née et Gorgon fit don aux pauvres habitants du pays de cette source nouvelle.

Touchés par ce bienfait et par les édifiantes vertus de l'officier romain, les habitants de Véron furent dès lors acquis à la foi du Christ.

Plus tard attaché à la Maison de l'Empereur Dioclétien, Gorgon convertit également tous les serviteurs du palais impérial avec son collègue Dorothee. Un jour, en pleine persécution, assistant aux tortures infligées à un martyr, les deux amis n'hésitèrent pas à témoigner leur horreur et à se proclamer chrétiens devant l'Empereur. Celui-ci les fit enchaîner aussitôt et flageller jusqu'à ce que leur corps ne fût plus qu'une plaie. Les bourreaux les soumirent ensuite à d'atroces tortures, frottant leurs blessures de sel et de vinaigre, puis les attachant sur un gril porté au rouge. Gorgon et Dorothee rendirent l'âme sur le gibet, après avoir montré la plus noble constance et chanté jusqu'au bout les louanges du Seigneur (14).

A la nouvelle du martyre de son bienfaiteur, ajoute l'Abbé Chenot, la petite communauté chrétienne de Véron demanda pour saints-patrons Gorgon et son compagnon Dorothee. Et, dès lors, la source qu'avait fait jaillir le martyr devint sacrée aux yeux des croyants.

LE CULTE DE SAINT-GORGON.

Telle est donc la curieuse légende qui justifiait le culte du saint et de sa source à Véron. Chaque année, le 9 septembre, jour de la fête des martyrs Gorgon et Dorothee, un important pèlerinage conduisait les villageois du pays et des environs jusqu'à la fameuse « fontaine ».

Cette source Saint-Gorgon passait en effet pour être un souverain remède contre les hernies, mais aussi contre les maladies de nerfs, convulsions et attaques d'épilepsie (15). La tradition était d'en boire l'eau, ou bien d'y tremper les vêtements et même d'y plonger les petits enfants. Cette coutume se pratiquait encore à la fin du siècle dernier. L'Abbé Chenot (16) note à son sujet : « **La vertu curative attribuée à ces eaux a souvent attiré l'attention des naturalistes sans aucun résultat. Leur étude n'a servi qu'à faire éclater la puissance de Dieu...** ».

Après le pèlerinage à la source miraculeuse, les fidèles regagnaient le village pour assister à la messe du Saint, célébrée selon un office particulier à l'Eglise Saint-Gorgon de Véron.

Ce culte local du saint fut longtemps extrêmement populaire. Nous en trouvons une preuve incontestable dans la fréquence du prénom de Gorgon, encore couramment attesté au XVIII^e siècle chez des paroissiens de Véron :

QUINCAILLERIE CROUZY et Cie

52, AVENUE GAMBETTA — JOIGNY

Tél. : 62-22-33

FOURNITURES DE BATIMENT — OUTILLAGE — METAUX
SANITAIRE — ROBINETTERIE

CONCESSIONNAIRE ARTHUR MARTIN

CAISSE CRÉDIT AGRICOLE

Avenue Roger-Varrey
JOIGNY

Toutes opérations
de banque, bourse, change,
tous crédits

DEMENAGEMENTS
TRANSPORTS

Rail — Garde-Meubles — Route

ANDRÉ GATEAU

43, Av. Gambette, Joigny - 89

Tél. : 62.17.43

Correspondant S.N.C.F. et D.E.S.

Tout ce qui concerne
le pneu

Sté JEANDOT Fils

Maison fondée en 1924

13, Avenue Robert PETIT

89 - JOIGNY

Tél. : 62-18-84

USINE JACQUES CŒUR



Toute l'alimentation
du bétail

CÉZY - 89

Tél. : 63.10.01

Assurances
Retraites
Crédits

Marcel RENAUD

Rue de Brion
Place Colette

TEL. 62-08-97

89 - JOIGNY

**THOMSON
DUCRETET
ATLANTIC
FRIGECO**

G. PIERROT

DISTRIBUTEUR AGREE

28, rue de l'Etape, JOIGNY

Tél. : 62.17.92

SERVICE APRES VENTE

une rapide recension dans un acte de 1735 nous permet de relever : Gorgon Berthelot, syndic et marguillier de la paroisse, Gorgon Guinodeau, Gorgon Mégnien et Gorgon Milliot, les deux derniers manouvriers aux hameaux de Vauthibault et de la Grange-au-Doyen sur Véron... La liste pourrait en être aisément étoffée à partir des Registres Paroissiaux.

Toutefois, jusqu'au siècle dernier, la paroisse de Véron ne possédait aucune relique de son saint-patron ; c'est en 1868 que l'Abbé Marie Chenot, alors Curé de Véron, adressa une supplique au Pape Pie IX pour demander une part des reliques du saint. Cette demande fut satisfaite et, le 27 novembre 1868, par un authentique de Mgr Marinelli, Evêque de Porphyre et préfet de la chapelle papale, l'église de Véron recevait, « **pour la plus grande gloire de Dieu et l'extension du culte des saints** », plusieurs parcelles du corps de Saint-Gorgon, conservées dans un reliquaire de laiton doré fermé par un cristal et un ruban de soie rouge scellé (17).

Enfin, deux statues polychromes du XVI^e siècle, d'une facture naïve, figurant Gorgon et Dorothee en cavaliers romains se trouvent aujourd'hui encore de chaque côté du chœur de l'église.

LE GEANT GARGAN ET SON CHEVAL.

Pourtant, la belle légende de Saint-Gorgon à Véron, telle que nous avons pu la conter, n'a aucune vérité littéraire, mais elle masque une réalité plus profonde, vestige tenace des vieux cultes païens.

Deux mythes très anciens semblent en effet s'y mêler. Le premier est celui de « Pégase », c'est-à-dire du Cheval magique et sourcier. Ainsi le cheval de Gorgon a-t-il imprimé son énorme sabot dans la fontaine qu'il fit sourdre ; de même la légende de Saint-Julien-du-Sault nous conte un fait assez analogue : Julien, le centenaire romain (18), aurait fait sauter son cheval du haut de la colline de Vauguillain pour échapper aux ennemis qui le poursuivaient ; une source jaillit aussitôt dans la vallée, à l'endroit où le cheval toucha terre. On y distingue encore, avec les yeux de la foi, l'empreinte profonde du fer du cheval... Parallèle frappant de ces deux légendes de la vallée d'Yonne...

Plus fondamental encore et probablement même préceltique est le mythe du Géant Gargan. Il symbolise les forces mystérieuses et surnaturelles capables de dompter les éléments, et son nom est attaché à de nombreux monuments mégalithiques dont il justifiait l'érection, mais il put aussi être lié au culte primitif des sources, telle la Fontaine de Véron... Gargan(t) est l'ancêtre archétypique du Gargantua de l'imagerie populaire qui lui-même préexiste de beaucoup à son utilisation littéraire par Rabelais en 1532 (19).

Un tel mythe, profondément ancré dans le vieux fond de culture celtique, subsista très longtemps après la propagation du christianisme dans nos régions. Mais, lié aux anciennes pratiques du paganisme, et donc compris comme satanique par les clercs, il ne put survivre que sous une forme travestie grâce à un amalgame avec la religion du Christ.

Le vieux Gargan fut ainsi supplanté par son substitut chrétien Saint-Gorgon, qui prit possession de ses lieux de culte. Ce fut le sort de la Fontaine de Véron.

On peut d'ailleurs signaler 5 autres traces de la présence du géant Gargan(t) dans notre région, sur un périmètre géographique très limité : une « roche à Gargantua » existait à la Borde Jean-Jalmain (commune des Bordes) et le tumulus halstattien du hameau des Thénots (commune de Villeneuve-sur-Yonne) passait pour être « une décroissance de la botte à Gargantua ». Il faut ici remarquer qu'en ces deux points plus isolés, la substitution presque homonymique Gargan(t)-Gorgon ne s'est pas opérée et que la tradition gargantuine perdura chez les villageois illettrés sans référence aucune à l'usage romanesque qu'en a pu faire Rabelais. Une dernière constatation nous permet de noter que ces divers lieux auxquels s'est attaché le vieux mythe sont **tous lieux d'occupation très ancienne**.

Ainsi, la source de Véron, connue et vénérée, depuis les temps les plus reculés, n'a pas manqué d'être intimement liée au passé de ce village sénonais dont elle détermina peut-être l'existence. Et, quand le culte primitif de la source se christianisa, il n'en resta pas moins, par sa solide implan-

tation, le support du nouvel élan de foi peu à peu cristallisé autour des anciennes croyances.

Au long des siècles, du mythe obscur de Gargan à la Légende Dorée de Saint-Gorgon et même à l'aimable fantaisie du Poète, la Fontaine pétrifiante et guérisseuse a montré, qu'elle est de ces lieux dont le pouvoir d'attraction est grand : Véron lui doit un peu de sa vie et de son âme.

NOTES :

(1) DU BELLAY, *Les Regrets*, sonnet LXXXVI, v. 13-14.

(2) « Fontaine » : au sens du latin *fons* : source. C'est bien sûr avec cette signification que nous employons ce terme dans toute cette étude.

(3) CH. ESTIENNE, *La Guide des Chemins de France reveüe et augmentée pour la troisième fois...*, Paris, 1553.

(4) Cochepie : hameau de Villeneuve-sur-Yonne, à l'entrée de la vallée de Dixmont.

(5) Sur l'élégie de Du Bellay, on se reportera à l'article de Maurice ROY, « L'Atelier de Jehan Cousin le Jeune à Paris entre 1560 et 1580 », in B.S.A.S. t. XXXII, 1918, et surtout l'importante étude d'Amédée OUTREY : « Joachim Du Bellay et la Fontaine de Véron », in B.S.A.S. t. XXXIX, 1934-36, pp. 249-264, et aussi in *Revue du XVI^e siècle*, t. XIX, 1932-33, pp. 246-261.

(6) Lettre publiée par A. OUTREY, *op. cit.*

(7) Simultanément, l'élégie paraissait à Paris,

chez le libraire Frédéric MOREL, au Livre IV des *Oeuvres Poétiques* de DU BELLAY.

(8) Le texte latin en a été donné dans l'*Annuaire de l'Yonne*, 1866, pp. 104-107 et, depuis, par Maurice ROY, *op. cit.*, pp. 186-188, et par Amédée OUTREY.

(9) Dans nos citations de l'élégie de DU BELLAY, nous avons suivi, à quelques détails près, la traduction du Chanoine PRIEUX, publiée par Maurice ROY dans le B.S.A.S. XXXII, pp. 189-191.

(10) A ce sujet, cf. Françoise JOUKOVSKY-MICHA, *Poésie et Mythologie au XVI^e siècle*, Paris, Nizet, 1969.

(11) Augusta HURE, « Hydrographie du Nord de l'Yonne », B.S.S.Y. t. 75, 1921, pp. 116, 142, 146...

(12) Cité dans Abbé CHENOT, *Histoire de Véron, Sens*, 1880, p. 58.

(13) Voir Abbé CHENOT, *op. cit.*, chapitres XIX à XXV.

(14) Voir BOSSUET, *Panegyrique de Saint-Gorgon*, Ed. Pléiade, Gallimard, 1961, p. 223-234.

(15) Voir *Almanach Historique de Sens*, 1766, p. 154 ; et *Almanach de Sens*, 1834, p. 185.

(16) Abbé CHENOT, *op. cit.*, p. 71.

(17) Abbé CHENOT, *op. cit.*, p. 73.

(18) Saint-Julien de Brioude mourut lui aussi martyr sous Dioclétien. Pas plus que pour Gorgon, la vérité historique ne s'accommode aisément de le faire venir dans nos contrées.

(19) Pour une approche de ce mythe, voir Fernand NIEL, *La Civilisation des Mégalithes*, Paris, Plon, 1970, p. 40 sq. — et surtout Henri DONTENVILLE, *Histoire et Géographie mythiques de la France*, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1973, *passim*.



Impressions d'un voyage à Joigny en 1872

Texte de Emile MONTEGUT

En parcourant une collection de Revues des Deux-Mondes, le hasard a fait que nous avons remarqué un compte rendu de voyage en Bourgogne à l'usage de la société raffinée de la fin du siècle dernier. Joigny y a une bonne place avec la description de la vallée de l'Yonne. Par ailleurs, l'auteur se plaît à relier l'histoire de Joigny à celle de Florence avec le souvenir du Chevalier d'Albizzi et à propos du tombeau sculpté de Saint-Jean.

Dans le cours d'un voyage en Hollande, nous avons rencontré un habitant de Rotterdam qui avouait n'être jamais allé en Frise. Cet aveu ne nous surprit pas beaucoup, car nous songeâmes que nous pourrions lui en faire un tout pareil pour plus d'une des parties de la France. En général le pays qu'on connaît et qu'on visite le moins, parce qu'on suppose qu'on aura toujours le temps de le connaître et de le visiter, c'est le propre pays que l'on habite. Cela est vrai de tous les peuples, plus particulièrement encore des Français que de tout autre. J'entendais parler en province, il y a quelques mois, d'une furieuse dispute qui s'était engagée, à l'époque où la dernière guerre éclatait, entre un Allemand et un avocat d'Auvergne, l'Allemand soutenant que les Français ne connaissaient pas la topographie de leur pays, et l'Auvergnat s'échauffant outre mesure pour affirmer la science géographique de ses compatriotes. Hélas ! les événements n'ont que trop prouvé que l'Allemand avait raison. C'est un grand tort, mais qui, me semble-t-il, pourrait être aisément réparé. Pourquoi n'utiliserions-

nous pas notre propre malheur, et ne mettrions-nous pas à profit la triste situation que les circonstances nous ont imposée en regardant de plus près que nous ne l'avons encore fait cette patrie si éprouvée ? C'est d'ailleurs le moment pour tout Français de s'emprisonner volontairement dans son pays. Où aller maintenant chercher loisir et repos, et comment habiter avec plaisir chez des peuples étrangers indifférents à nos malheurs et souvent secrètement heureux de nos défaites ? Qui voudrait affronter de bonne grâce leurs compliments de condoléances affectés, leurs épigrammes voilés, leurs sourires d'ironie, peut-être leurs insolentes injustices ? Restons donc chez nous, et quand l'humeur voyageuse nous prendra, ou que les fatigues du travail et les soins de la santé nous pousseront à chercher la vue de nouveaux objets, faisons de la Normandie notre Angleterre, de la Provence notre Italie, du Béarn et du Roussillon notre Espagne, et ne cherchons notre Allemagne que dans les provinces que la force nous a enlevées.

JOIGNY — SOUVENIRS DE FLORENCE

Joigny est une petite ville à la physionomie à la fois âpre et charmante qui combine les traits de deux époques bien tranchées. Bâtie sur le flanc d'une colline comme une cité du Moyen Âge qu'elle est, ses maisons, dont un très grand nombre conservent les pittoresques sculptures et les amusantes enseignes d'autrefois, semblent grimper avec effort vers le château, situé au sommet, comme vers leur citadelle de défense et le lieu de refuge de leurs habitants ; mais la belle rivière de l'Yonne qui coule à ses pieds, les larges quais qui bordent le fleuve et les vastes promenades qui l'avoisinent modifient ces allures guerrières d'un autre âge par des aspects pacifiques pleins de douceur et des paysages pleins de repos. Le grand charme de Joigny, c'est l'Yonne, et on ne saurait dire avec quel bonheur on salue cette rivière, lorsqu'on la rencontre pour la première fois en remontant du sud, après quelque temps de séjour en Bourgogne. Enfin, voilà donc un vrai fleuve, au cours mesuré et d'une aimable lenteur, dont les eaux limpides peuvent servir de miroir aux astres du ciel, et nous disons adieu sans retour à toutes ces rivières borgnes qui ne peuvent même refléter leurs rives, l'Ouche, la Suzon, l'Armançon, cours d'eau crayeux et sans caractère qui appellent si naturellement les quolibets que les plaisants de Bourgogne, en dépit même de la partialité patriotique, n'ont pas hésité à faire à quelques-uns une réputation ridicule, témoin cette étymologie du nom de l'Ouche inventée par un facétieux Dijonnais et rapportée par La Monnoye. Lors de la guerre des Titans contre les dieux, il y eut un moment où les dieux eurent le dessous, et jugèrent à propos de se réfugier à Dijon. Vulcain élut domicile rue des Forges, mais la boutique était si malpropre et si obscure que sa femme Vénus était obligée d'aller jusqu'au bout de la rue se mirer à un coin qui s'appelle depuis le Coin du Miroir. Ce que voyant, Pallas et Junon lui cassèrent son miroir par méchanceté, en sorte que la pauvre déesse fut réduite à s'aller mirer dans la rivière, et, comme elle s'y voyait mal, ses deux puissantes ennemies en profitèrent pour lui faire croire qu'elle était louche, d'où le nom de l'Ouche resté à ce cours d'eau. Telles étaient les facéties qui amusaient nos pères au sortir du moyen-âge : celle-là, il faut l'avouer, est de forme quelque peu

lourde et pédantesque ; cependant elle n'est pas plus déplaisante que la rivière qu'elle prétend railler, une des plus laides que j'ai vues.

Si les rivières sont laides, en revanche les eaux abondent, et ici je constate une fois de plus l'immense supériorité des poètes sur les géographes et auteurs de descriptions scientifiques pour nommer avec précision les véritables caractères physiques d'une contrée. Pendant que je visite une promenade de Joigny dont les arbres plongent leurs racines dans une espèce de grenouillère que je retrouverais à Tonnerre et à Dijon, partout enfin où me viendra la fantaisie de m'arrêter, deux vers de cet ignorant prétendu de Shakespeare, qui en réalité savait toutes choses, me reviennent au souvenir. Ces deux vers appartiennent au Roi Lear, et sont prononcés par le roi de France lorsqu'il accepte pour épouse Cordélia que vient de refuser le duc de Bourgogne :

*Not ail the of wal'rish Burgundy
Shall buy this unprized precious maid
[of me.*

« Tous les ducs de l'aqueuse Bourgogne ne pourraient m'acheter cette précieuse vierge qu'on estime sans prix ». Rien de plus exact, de plus minutieusement précis que cette épithète de waterish, aqueuse, humide, abondante en eaux ; à défaut de preuves extérieures, les gens nerveux qui possèdent dans l'appareil de leur sensibilité un merveilleux instrument d'hygrométrie n'auraient qu'à le consulter pour se convaincre de la vérité de cette expression. Notez qu'une telle expression est d'autant plus belle qu'elle équivaut à une description tout entière, et qu'elle ramasse pour ainsi dire tout un pays en un seul mot.

Il est assez singulier de visiter une petite ville de Bourgogne pour n'y être impressionné que par des souvenirs de Florence ; c'est cependant ce qui m'est arrivé à Joigny. Pendant une de mes promenades à l'extérieur de la ville, j'avisai une porte cochère qui semblait s'ouvrir sur un jardin, l'entrée était formée par une double haie d'arbustes en caisse, orangers, myrtes, grenadiers, et l'œil en plongeant apercevait toute sorte de plantes sveltes et de plates-bandes encore fleuries malgré la saison avancée. Alléché par cette vue, je me dirige

vers ce lieu de délices que je prenais pour un casino ou un eldorado quelconque, comme don Quichotte prenait les hôtelleries pour des châteaux ; mais j'avais à peine fait quelque pas que j'étais détrompé : ce lieu si plein de promesses était le cimetière. Ma déception fut peu cruelle, car je dois m'accuser d'un penchant très prononcé pour les cimetières, et, chaque fois que j'en ai le temps, je ne manque jamais de visiter ceux de toutes les localités où je passe, ayant remarqué qu'il n'y avait pas de lieu où l'on pût aussi bien juger du caractère d'un pays, et qui donnât mieux la mesure de la rusticité, de la délicatesse ou de la bêtise de ses habitants. Si ce critérium est exact, le cimetière de Joigny est fait pour inspirer la meilleure opinion des indigènes de cette ville, car il est soigneusement tenu, bien planté d'arbustes et de fleurs, d'un aspect riant, et en un mot le plus engageant du monde. « L'eau vous en vient vraiment à la bouche », comme disait la maréchale de Mirepoix à propos d'une des lubies lugubres de Louis XV, un jour qu'il avait fait arrêter son carrosse pour examiner dans sa bière le cadavre d'un paysan. Je m'amusai donc à parcourir ce jardin funèbre où sont enterrés plusieurs morts connus, entre autres Timon-Cormenin, si célèbre au temps de Louis-Philippe par ses pamphlets radicaux. Pauvre M. de Cormenin ! Un an ou deux avant sa mort, il était venu me demander si je voulais prendre part à ce qu'il appelait singulièrement une grande œuvre purgatoire, entreprise qui avait pour but de faire célébrer des messes pour les âmes des morts dont les ossements reposaient dans les catacombes de Paris, et je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que peut-être lui aussi expie en ce moment dans quelque un des compartiments les plus bénins du purgatoire les erreurs malicieuses qui lui avaient fait écrire ses « Questions scandaleuses d'un jacobin » et autres pamphlets du même genre. Toutefois quel ne fut pas mon étonnement lorsque je lus sur une des pierres tumulaires cette inscription : « Ici repose le chevalier d'Albizzi, 1786 ». Il n'y avait pas à en douter, la forme de ce nom peu commun, le titre modeste, tout m'indiquait que j'étais bien devant la tombe d'un descendant de cette illustre famille sur laquelle l'histoire se tait depuis déjà quatre siècles.

Je m'arrêtai avec respect. Le nom des Albizzi est un de ceux de l'histoire d'Italie qui me sont le plus

chers, comme il doit être cher à tous les libéraux véritables qui connaissent leurs ancêtres dans les divers pays. Les Albizzi comptent parmi les plus honnêtes, les plus dévoués, les plus intelligents serviteurs de la liberté qu'il y ait eu en Italie. Entre l'orageuse rivalité des blancs et des noirs et la dictature des Médicis, ils établirent dans Florence, où leur influence fut toute-puissante pendant plus de quatre-vingts ans, une sorte de république constitutionnelle, démocratie modérée où le pouvoir, toujours populaire dans sa base, revenait cependant de fait aux grandes positions sociales, sans jamais être assez exclusif pour menacer de se restreindre en une oligarchie, et ils soutinrent cette république par une politique probe, humaine, prévoyante, et ferme au besoin, remarquable mélange de vigueur et de légalité. Ils furent, si nous pouvons nous servir de ce nom pour faire comprendre la nature de leur politique, les orléanistes de la démocratie florentine. Si ce ne fut pas le plus amusant et le plus dramatique des gouvernements de la mobile patrie de Dante, c'en fut au moins le plus tolérable. Heureuse Florence, s'il avait pu durer ; mais le peuple ne le permit pas. Au moment où les Albizzi étaient au faite de leur puissance, grandissait dans l'ombre l'influence qui allait transformer encore une fois le gouvernement de l'Etat. Déjà Sylvestre, puis Jean de Médicis, prodiguaient l'or aux faubourgs et les sourires aux boutiques, jetaient les fondements de cette dictature qui devait être d'abord si magnifique, et qui par tant de vicissitudes devait aboutir à la plus misérable des monarchies. La lutte des Albizzi contre les Médicis fut aussi courageuse qu'inutile ; mais ce qui recommande singulièrement leur mémoire auprès des honnêtes gens de tous les temps, c'est que, si leur politique ne fut pas toujours exempte de violences, elle fut toujours pure de sang : grand éloge, si l'on veut bien se rappeler les mœurs de l'Italie du Moyen Age. Il y eut un moment où il fut en leur pouvoir de détruire pour jamais peut-être cette influence rivale. Renaud, dernier des Albizzi, tenait prisonnier celui qu'on peut regarder comme le fondateur véritable de la grandeur des Médicis, Cosme. Il pouvait le faire mourir secrètement, et Cosme s'y attendait si bien que pendant plusieurs jours il refusa de prendre aucune nourriture ; Renaud se contenta de faire rendre un décret de bannissement. Proscrit à son tour, il n'essaya de reprendre le pouvoir que

ROUSSEAU

CADEAUX - ART DE LA TABLE
LISTES DE MARIAGE

50, rue Cortel



89 - JOIGNY

Tél. : 62-23-60

BANQUE PARISIENNE DE CREDIT

(ex-BANQUE SOISSON MAUGEY)

Banque Privée

CREDITS ET PLACEMENTS

sous toutes leurs formes

Agence à JOIGNY

3, rue d'Etape Tél. : 62-03-45

Location de voitures
sans chauffeur

Tourisme et utilitaire

CONCESSIONNAIRE
RENAULT

Tél. : 62-22-00

JOIGNY

CONFECTION

CHEMISERIE

BONNETERIE



pour Hommes
et Dames

Vêtements
REMY

Tél. : 62-18-73

3, rue G.-CORTEL

LIBRAIRIE - PAPETERIE

articles de bureau - Imprimerie
photo

M. BERGER

7, quai Ragobert

89 - JOIGNY

Tél. 62-14-56

LE BRICOLAGE SERVICE DE JOIGNY

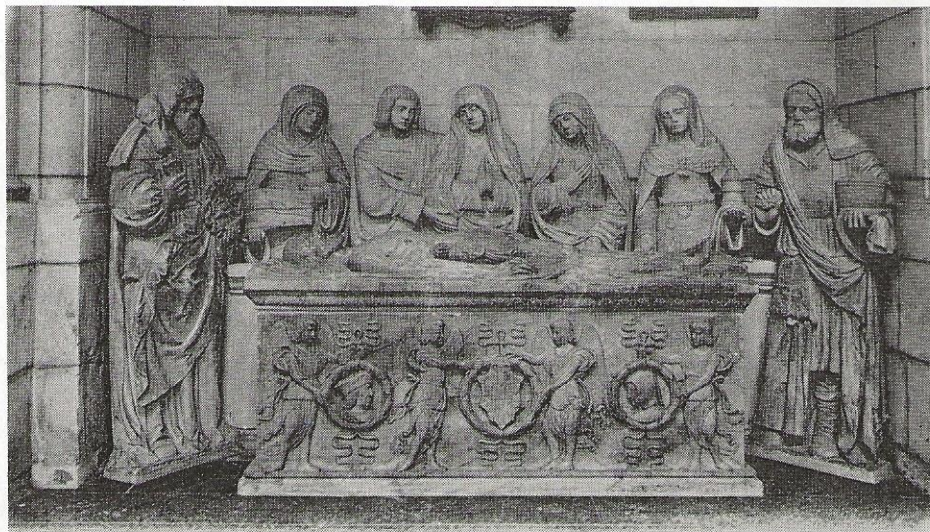
Av. de Sully - Tél. : 62.10.23

« C'est vraiment
le paradis
du bricoleur »

M^{re} PAQUEROT

Art et Artisanat

Quai RAGOBERT JOIGNY TEL. 62-03-02
RC. 69 A 26



L'auteur a cru reconnaître les médaillons de Dante et de Giotto à la base du Tombeau de St-Jean qui semble bien être une œuvre d'influence florentine

par les machinations que la politique autorise ; il essaya des intrigues et des ligues, jamais des complots. Je ne crois pas qu'on trouve le nom d'aucun des Albizzi dans les diverses conspirations qui furent par la suite dirigées contre les Médicis. On aperçoit encore l'ombre d'un membre de cette famille parmi ceux des jeunes patriciens de Florence qui poussèrent la réaction contre les Piagoni de Savonarole, et puis c'est tout ; le rideau tombe sur ce grand nom, et il n'en est plus question. Jusqu'à la fin, on le voit, ils se sont montrés fidèles à leur tradition de juste milieu, repoussant également la dictature monarchique des Médicis et la république morose de Savonarole.

Je tenais à savoir par quel singulier concours de circonstances un membre des Albizzi était venu échouer obscurément à Joigny. On m'adressa à M. Ibled, ex-conservateur de la bibliothèque de la ville, homme instruit et affable, qui voulut bien satisfaire ma curiosité. Des renseignements qu'il me donna, il résulte qu'à une époque déjà fort ancienne, probablement à l'époque où l'influence des Albizzi tomba dans Florence, le hasard d'un mariage ayant rendu un membre de cette famille héritier de quelques biens en Bourgogne, celui-ci prit le parti d'y chercher un asile. Telle était au moins l'explication que

ses descendants donnaient de leur présence à Joigny. Ils y avaient vécu honorablement et dans une médiocrité aisée jusqu'à des temps récents, où un retour de fortune, non moins singulier que le hasard qui avait jeté ses ancêtres en Bourgogne, rappelait à Florence le dernier de ces Albizzi. Le représentant direct de cette famille, que l'on nommait le grand prieur d'Albizzi et qui était au nombre des serviteurs du dernier grand-duc, étant près de sa fin et se voyant sans héritier, se souvint qu'il y avait dans une petite ville de France quelqu'un qui portait son nom, et l'institua son légataire universel. Voilà ce qui peut s'appeler une rentrée triomphale, et qui semble donner raison à ce mot d'un aimable optimiste : « rien après tout n'est difficile en ce monde, il n'y a qu'à savoir durer ». Oui, mais qu'est-ce qui dure, sauf ce que le hasard cache à la destruction et à la mort ? Et encore ne le cachet-il que pour quelques instants.

Un second souvenir de Florence, celui-là fort gracieux, et qui se rapporte à des noms plus grands et plus impérissables que celui des Albizzi, se rencontre dans une église de Joigny (St-Jean) sous la forme de deux médaillons sculptés dans un groupe en marbre représentant le saint sépulcre. Ce groupe est une œuvre de la

Renaissance composée d'une manière charmante, avec un remarquable souci de la variété des expressions et un amour évident de la beauté, mais sans grande portée morale, et qui est bien loin pour le pathétique de tel de ces groupes d'une sculpture plus populaire, mais plus puissante, que l'on rencontre dans les églises de Champagne, celui de l'église de Saint-Jean de Chaumont par exemple, qui est d'une si éloquente profondeur de sentiment, et dont nous parlerons peut-être un jour. Il est évident que l'artiste qui a composé cette œuvre d'une pensée médiocre, quoique d'un travail parfait, avait plus de goût que de génie, une âme exquise, susceptible des mouvements les plus délicats et les plus élevés. Au moment où j'allais quitter ce groupe, mes yeux se portèrent par hasard sur deux médaillons sculptés contre la face du tombeau. D'abord je n'y pris pas garde, croyant que ces médaillons étaient les effigies de donataires riches, mais inconnus, lorsque je crus reconnaître à certains détails les costumes florentins du XIV^e siècle. Je me baissai, et, surprise charmante, l'un de ces médaillons était celui de Dante, et l'autre celui de Giotto. Il y a là un témoignage évident de piété et de reconnaissance qui me toucha singulièrement. C'était bien un vrai fils de la Renaissance, celui qui eut l'idée d'inscrire sur le marbre travaillé par sa main les effigies de ces deux grands hommes, sources d'où tout le développement des arts et des lettres a découlé, et qui eut la modestie gracieuse de rapporter ainsi tout le mérite de son œuvre à ceux qu'il appelait sans doute ses pères et ses maîtres. « Toute culture vient d'eux, et je ne suis que par la grâce de leur génie, qui est venu apporter une lumière avant laquelle tout était ténèbres, et qui maintenant éclaire tout homme vivant en ce monde. Avec eux aussi quelque chose de grand est sorti du tombeau comme le Christ pour ne plus mourir, l'éternelle beauté, reine des vivants et des morts, des morts dont elle a ressuscité et conservé la tradition, des vivants dont elle chauffe et éclaire les âmes ». Voilà ce que disent bien distinctement dans un symbolique langage ces deux médaillons. Tout le credo à demi chrétien, à demi platonicien de la Renaissance apparaît dans ce témoignage de reconnaissance et dans la place de son œuvre que l'artiste a choisie pour l'y inscrire.

Emile MONTEGUT.

PLOMBERIE - SANITAIRE CHAUFFAGE CENTRAL

P. LEVET Fils

3 et 6 rue d'Etape, JOIGNY

Appareils Ménagers

Adoucisseurs d'eau

Chaudières et Brûleurs à Mazout
« FRANCIA »

CENTRAL GARAGE

Concessionnaire PEUGEOT

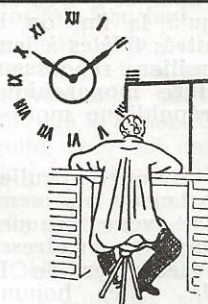
VENTES - ACHAT - ECHANGE

Avenue Jean-Hémery

89 - JOIGNY

Tél. 62-08-76

Mécanique, Tôlerie, Peinture
STATION SERVICE



A. Mathieu

25, rue

G.-Cortel

Tél. : 62.12.65

Joigny

Montres

OMEGA et LIP

Atelier
de réparations

HORLOGERIE - BIJOUTERIE

In « Revue des Deux-Mondes »,
Tome 98^e, 1^{er} mars 1872, p. 108
à 113.

Tentative d'émeute et rixe entre vigneron

(6 Février 1792)

Ce texte avait été recueilli par Monsieur le Chanoine Mégnien lorsqu'il préparait son article sur la Vigne et les Vignerons de Joigny.

TENTATIVE D'EMEUTE ET RIXE ENTRE VIGNERONS JOIGNY — 6 FEVRIER 1792

1 — Des individus parcourent les vignes pour en faire sortir les ouvriers et les entraîner en ville.

2 — Les cloches de chacune des paroisses de la ville sonnent pour augmenter l'attroupement et former l'assemblée, sans aucun ordre de la municipalité.

3 — Rixe et voies de fait contre un particulier : Jean-Baptiste Perrier, qui est grièvement blessé dans les vignes.

4 — Rassemblement assez considérable, dans les salles de l'Hôtel de Ville, d'ouvriers et citoyens sans armes, demandant que le prix de leur journée ordinaire soit augmenté (à 30 sols) ainsi que celui qu'ils entreprennent à la tâche dans les vignes (à 60 livres).

5 — Motif donné pour cette augmentation des salaires : l'usage du papier (assignats) a fait élever le prix de toutes les denrées.

LA RIXE (d'après les dépositions)

Attaquants :

François Gromard, dit Baptiste, gendre Lecreux, surnommé Le Bœuf ;
Claude Laurent, gendre Perreau, dit Court Campagne ;
Jean Lanceront, garçon ;
Jacques Robineau, gendre Bourgoin, dit Raveau ;
Savinien Robineau, soldat licencié par congé du ci-devant régiment de Conty Infanterie ;
Louis Rattier, fils mineur de Pierre, demeurant rue des Sureaux ;
Philippe Salmon, fils de Nicolas.

Attaqués :

Claude Honoré Perrier, blessé ;
Jean-Baptiste Perrier, son fils, blessé ;
Jacques Perrier, son frère, 20 ans ;
Jean Dorange, 30 ans, gendre Durand ;
Mathias Lacour, 25 ans.

Témoins :

Honoré Philippe Durand, 16 ans, à la conduite des bêtes asines ;
J.-Baptiste Clouet, 13 ans ;
Marguerite Lacour, 17 ans ;
Simon Sévenat, 34 ans ;
Jean Burat.

Jean-Baptiste Perrier se trouvait à travailler dans les vignes du lieu-dit « Chaillot ».

Surviennent Jacques Robineau, son frère Savinien, soldat en congé, le surnommé Court-Campagne, Jean Lançon, Baptiste Gromard, Louis Rattier, Philippe Salmon, qui disent à J.-B. Perrier ainsi qu'à son frère Jacques qu'ils quittent leur ouvrage. Déjà une multitude de gens prenaient le chemin de la ville. Par plaisanterie, dirent-ils par la suite, ou pour forcer leurs hésitations, ils prennent dans la hotte des deux frères, la moitié de leur pain.

« Venez avec nous, leur disent-ils, il faut se rassembler pour faire augmenter les journées et les ouvrages de vigne à la tâche. »

Puis ils s'en vont du côté de la Perrière rejoindre d'autres journaliers.

Une heure après, ils reviennent vers eux, armés cette fois de bâtons. Le Bœuf s'empare du tire-fumier (ou tire-foin, ou pioche) que tenait Dorange travaillant encore dans la vigne. Puis, aidé de Lanceron, il s'empare du reste de leur pain. Ils se jettent aussi sur le sac au pain de Mathieu Lacour qui travaillait au même endroit.

Mais ce dernier allonge à Le Bœuf, sur les doigts, un coup du bout d'un pesseau, avec lequel il avait fait griller un hareng. Ceci pour lui faire lâcher son pain. Mais comme Le Bœuf s'était baissé, la baguette lui attrape le nez et le fait saigner. Les deux Perrier accourent pour s'interposer et les empêcher de battre leur cousin Lacour. Mais Lanceron met le poing sous la gorge de Jacques Perrier, en le menaçant, tandis que Robineau se saisit de Jean-Baptiste, le jette à terre, tombe dessus, le frappe d'un gros échalas sur la tête, ce qui lui ouvre l'arcade sourcilière droite. Robineau prétendra que Perrier s'est blessé en tombant sur une pioche.

J.-B. Perrier se relève. Il est encore jeté à terre plusieurs fois. Il crie au secours. Le sang ruisselle sur son visage. Ce qui n'empêche pas Robineau de lui donner des coups de pieds dans le côté.

Dans le même temps, Lanceron et les deux frères Robineau se joignent à Le Bœuf pour frapper Lacour qui est intervenu. Il est saisi par Le Bœuf qui l'a frappé à coups de bâton à la figure et à l'estomac, et le jette à plusieurs reprises à terre, lui marchant sur les côtes.

« Va, lui dit Le Bœuf, tu viens assez souvent par ici ; prends garde à toi. Nous saurons bien te trouver. Je te couperai, toi et ta vigne, et je te jetterai dans la Fosse aux Lateux. Vous périrez. »

Ils s'en prennent aussi à Jean Burat, toujours armés de bâtons, pour lui faire quitter son travail. « Il faut que tous, vous vous joigniez à nous pour faire mettre les journées à 30 sols, et les vignes à tâche à 60 livres. » Puis, jurant le nom de Dieu, ils le menacent et lui disent que s'il ne venait pas avec eux, il leur paierait, lui ou son bien.

Jean Dorange, qui travaillait à une vigne, à côté de Burat, à qui il s'était joint pour dîner avec Perrier et Lacour, a été aussi interpellé et Le Bœuf s'est emparé de sa pioche, et ainsi que celle du jeune J.-Baptiste Clouet et les porte vers l'hotereau de Lacour dont il a pris le pain.

EN POLICE CORRECTIONNELLE

Le 13 février, Gomard est condamné à huit jours de détention et Robineau à quatre jours. Tous les accusés paieront 3 livres et les dépens.

Mais comme les prévenus passent aux aveux, reconnaissent leur faute et en demandent pardon à la communauté, le juge de paix adoucit la peine. Gomard ne fera que deux jours, et Robineau, 24 heures ; chacun des accusés paiera 20 sols d'amende.

Un texte d'Edouard DALADIER
en préface d'un ouvrage
d'Albert GARNIER (Maire de Joigny)

“ De la Gloire, Divin Mensonge ” 1931

Ce texte ignoré des Joviniens et des autres, est prophétique pour celui qui se trouva, comme Président du Conseil, mêlé à tous les événements de 1938 et de 1939 qui précèdent la deuxième Guerre mondiale.

Lorsque Albert Garnier, que ses fonctions de maire de Joigny, dans l'Yonne, n'écartent pas de la lutte, me pria d'écrire une préface à ses **Souvenirs de guerre**, je ne fus point maître d'un assez vif mouvement de contrariété. Comme son amitié dont j'ai souvent apprécié la force et la fidélité s'inquiétait, je ne lui dissimulai point mon opinion sur cette littérature. Encore un livre de guerre ! Encore des descriptions de tranchées, de combats, de cadavres, d'ambulances et de cantonnements ! A part quelques volumes, le talent parvient quelquefois à dissimuler ce que de tels ouvrages ont d'artificiel et de vain, parfois de sordide, toute une bibliothèque est née des tranchées qu'il vaudrait mieux porter au pilon. Combien de ceux qui atteignirent, grâce à la guerre, la renommée littéraire, se révélèrent, depuis incapables de la soutenir ? Encore un livre de guerre ? Non, mon cher Garnier, nous en avons trop lu.

Il me répondit qu'il se moquait de littérature de guerre, et même de toute littérature. Mais voici, me dit-il, que les bêtises vont recommencer.

Nous en étions, en effet, au début d'octobre. Il n'était bruit que de Casques d'Acier, de Hitler, de la prochaine invasion de la Reichswehr allemande, de la grande trahison de M. Aristide Briand. Après les grandes manœuvres sur le terrain pendant les mois d'été, d'autres manœuvres dans la presse, reflet de diverses intrigues politiques. Les grands critiques militaires

sortaient des maisons de santé où ils se soignaient depuis l'armistice. Les stratèges se penchaient sur le corridor polonais et résolvaient, d'après ses dimensions en long et en large, des problèmes compliqués de mobilisation et d'offensive. Les Bazin, les Mgr Baudrillart, les R.P. Sertillanges se préparaient à annoncer que la France avait besoin d'une seconde « purification », la première s'étant révélée insuffisante. Chose plus sérieuse et plus grave, le fascisme européen se propageait avec rapidité dans une Europe dévastée par le chômage et la misère qui enlevaient à des millions d'hommes leur travail, leur sécurité, et même leur pain.

Je voudrais, dit Garnier, collaborer modestement, à ma place, et selon mes moyens, à chasser tous ces fantômes, qui de nouveau entrent dans nos villes et séduisent une jeunesse généreuse mais ignorante des réalités de la guerre, afin de l'entraîner dans le gouffre comme nous y fûmes nous-mêmes entraînés. Il faut faire entendre, au-delà du chant prometteur des sirènes, le tumulte de la guerre réelle, de la guerre vraie, telle que des millions d'hommes l'ont réellement vécue. Ainsi ses générations nouvelles que nous avons voulu écarter de la faux sinistre qui sans répit pendant plus de quatre années, de la mer aux Vosges, et en Orient, faucha nos belles moissons humaines, seront averties, renseignées sur la réalité qui les attendrait, si différente de celle que décrivent les

revenants de Bordeaux. Ainsi serait opposé aux dithyrambes d'une presse nationaliste qui recrute quelques-uns de ses rédacteurs parmi les embusqués de la dernière guerre, le tableau réel de la guerre, tracé par un de ces Français moyens qui ont accompli leur devoir sans défaillance et sans aveuglement.

Je lus donc ce livre.

Livre de guerre, certes non, mais simple journal de route, sincère et vrai, d'un homme comme il y en eut plusieurs millions, arraché par le décret de mobilisation à son usine, à son foyer, et qui d'abord lieutenant, puis capitaine, défendit la terre de France de son mieux. Un carnet de route, une série de notes brèves jetées le soir sur quelque cahier à la lueur fumeuse d'une vieille lampe, au fond d'un trou ou dans quelque maison bombardée. L'homme y apparaît tel que nous le connaissons et tel que nous l'aimons, franc, brave et bon, qualités qui n'excluent d'ailleurs point une certaine malice. Lisez par exemple sa promenade aux tranchées avec un conseiller municipal de Paris, qu'il avait revêtu pour cette expédition d'une capote ornée du brassard de brancardiers. Lisez le récit de sa rencontre avec le sergent Alfred Dominique ou bien avec l'aviateur Fernand Buchis, trésorier du Comité radical du XI^e arrondissement. Je crois que ce livre, en quelques pages rapides et brèves, animées du seul désir de décrire exactement les choses telles qu'elles sont, évoquera avec plus de force aux yeux des anciens combattants, leur passé réel, qui déjà s'estompe, que tant d'ouvrages imposants dont les auteurs sous couleur de décrire la guerre, se sont surtout décrits eux-mêmes.

On suivra Albert Garnier, maudissant la guerre et la faisant avec courage à la tête de sa compagnie, officier-citoyen, combattant devant Paris, prenant part à la course à la mer, puis creusant les tranchées lorsque, de part et d'autre, les armées furent contraintes de s'ensevelir dans le sol. La retraite devant l'invasion, la Marne, les Flandres, l'Artois, la Champagne, enfin la fournaise de Verdun, du Bourget au Fort de Souville et à sa Tourelle digne de l'enfer de Dante, tel est le long

et cruel voyage que décrit ce modeste journal de route. Que de scènes macabres juxtaposées à des tableaux burlesques, et souvent l'héroïsme et la peur cheminant ensemble comme de fidèles compagnons !

Tableau réel, en effet, et véridique. A lire ces récits vrais et simples, que de souvenirs se lèvent dans notre mémoire. Aux anciens combattants qui les liront, ces pages rappelleront leur propre expérience de la guerre. Ils diront, « moi aussi, j'ai vu cela », tel jour, à tel endroit, les cadavres de soldats français suspendus pendant des jours et des jours aux fils de fer barbelés, parfois si fortement agités par le vent d'orage que les défenseurs de la tranchée font feu, croyant à une incursion ennemie, les hommes qui s'enlisent dans la boue sous les obus ou qui creusent la tranchée sur un véritable charnier, l'affreux mélange du sang et de la boue. Les rats, la vermine, l'atroce torture de la soif, les relèves harassantes sous la mitraille, les anciens combattants retrouveront exactement dessiné le décor de ce que fut leur vie. Ils retrouveront aussi, à chaque page, ce sentiment si profond qui a lié tous ces hommes et qui n'est exactement ni la fraternité, ni la camaraderie, qui participe de l'une et de l'autre, sentiment nouveau et fort dont tous avaient conscience sans pouvoir le définir et qui seul explique que la permission, les huit ou dix jours de trêve terminés, le nombre fut infime de ceux qui ne rejoignaient pas leur enfer. En de nombreuses pages, vous trouverez d'émouvants témoignages de cette force nouvelle qui apparaît même aux heures les plus tragiques, réseau de liens invisibles et profonds que ne détruisent ni la souffrance, ni la menace de la mort, que n'affaiblit même pas le repos dans la sécurité relative de l'arrière pour ces hommes d'ailleurs si proches de l'avant et de ses redoutables périls.

A toutes les époques de notre histoire militaire, le soldat français a coutume d'exercer librement sa critique. Au témoignage de ce livre qui confirme tant d'autres témoignages, il ne semble pas avoir jamais eu autant de sérieuses raisons de l'exercer. L'idée mystique de l'offensive à tout prix, par-

tout et toujours, l'extraordinaire illusion que les progrès de la grande industrie et des sciences appliquées n'auraient aucun retentissement sur les moyens et les formes de bataille, le dédain du matériel considéré comme sans effet sur le moral, autant d'erreurs qui nous paraissent monstrueuses. Mais avant 1914, elles étaient la vérité officielle. Et c'est la vérité qui était méprisante hérésie. Ce carnet de route souligne les graves conséquences de ce dédain de la réalité et montre comment les belles doctrines des Académies militaires, que leurs auteurs croyaient conformes à l'esprit et à l'action militaire de Napoléon, erreur manifeste et grossière, accumulèrent les ravages, une fois transportées sur les champs de bataille.

Des troupes dépourvues des cartes de la région où elles devaient manœuvrer, armées du fusil et du canon de campagne, dotées de rares mitrailleuses, affrontent un adversaire qui a mis tous ses soins à acquérir un armement perfectionné. Que d'improvisations malheureuses pendant les premiers mois ! Lisez l'aventure des crapouillots de Louis-Philippe que l'on oppose aux lance-torpilles du Kaiser. Lisez l'aventure des cavaliers démontés que l'on envoie aux tranchées avec leurs basanes. Et que d'autres exemples on pourrait citer ; ajoutez à ceux que nous donne Garnier. Il faudrait pouvoir publier en regard l'effort de quelques hommes clairvoyants qui, avant la guerre, avaient compris cette importance prépondérante du matériel de guerre et qui se heurtaient partout aux ironies des prétendus héritiers de Napoléon I^{er}.

Le livre s'achève avec le départ de l'auteur de la Tourelle de Souville à la lueur des « gros noirs ». Il ne comporte aucune conclusion. Garnier a fermé son journal de route. C'est tout. Pour les survivants et pour leurs fils, j'aurais volontiers ajouté quelques chiffres, plus éloquentes que les discours. Chiffre des morts, chiffre des mutilés, celui des blessés et des tuberculeux qui se survivent dans l'angoisse, et aussi le chiffre des milliards dépensés à secourir les victimes et à relever les ruines accumulées, milliards dont nous nous demandons encore aujourd'hui si nous parviendrons à recevoir le tiers comme indemnité payée par les vaincus. Peut-être aussi, quelques autres chiffres empruntés aux budgets des autres pays belligérants, et aux échanges de l'Europe avec les autres parties du monde joyeuse de son déclin.

On pourra penser aussi qu'il manque à ce livre quelques lignes en manière d'avant-propos. Juillet 1914. L'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche et de sa femme par des révolutionnaires en rapport avec quelques membres du gouvernement serbe. Et l'erreur du télégraphiste qui annonce la mobilisation russe à la date du 31 juillet alors qu'elle avait eu lieu le 30 et qu'elle précédait la mobilisation allemande. Erreur qui ne fut connue que bien après, alors que depuis longtemps la mort faisait rage parmi les hommes. Mais, avant-propos et conclusion ne conviennent pas à un simple carnet de route. C'est aux survivants et à leurs fils qu'il appartient d'y songer.

Paris, Librairie Valois, 1931.



Du Jeu de l'Arquebuse

par DAVIER

Ce chapitre de la Chronique de Davier sur l'histoire de Joigny nous précise le fonctionnement d'une des plus vieilles institutions de Joigny « la Compagnie de l'Arquebuse », société de tir fondée en 1580 et qui fonctionna jusqu'à la Révolution avec ses traditions et ses privilèges.

L'auteur du Mémorial alphabétique, traitant des Roys de l'Arquebuse, dit qu'en aucunes villes du Royaume, et particulièrement dans celles qui ont été un jour frontières, les habitants, pour se rendre habiles aux armes, dont ilsont eu autrefois et ont encore besoin pour leur propre défense, contre les ennemis de la Couronne, s'exercer à tirer, et celui d'entre eux qui tire le mieux et se rend le plus adroit st par eux appelé roy de l'arquebuse.

Une occupation aussy nécessaire a obligé nos rois de l'exciter par de petits avantages, qui ont été faits, en divers tems, à ceux qui s'y exercent, et particulièrement de l'exemption de toutes tailles, emprunts, subsides, levées et impositions, tutelles, curatelles, commissairies, assiettes et logements de gens de guerre, et du droit de huitième pour tout le vin de leur crû ; et s'ils n'avoient pas de vignes, ils étaient exempts jusqu'à ving-cinq muids de vin d'achat.

Ces exercices étaient de trois sortes, savoir : l'arbalète, l'arc et l'arquebuse. On appeloit les premiers arbalétriers, les seconds archers, et on nomme les derniers arquebusiers.

Leur création est fort ancienne ; car nous voions qu'en l'année 1410, le roy Charles VI confirma les archers de la Ville de Paris dans l'exemption des tailles, subsides et aydes.

La compagnie de Joigny tient son établissement d'Henry III, par ses

lettres-patentes du mois de mars 1578, registres de la Chambre des Comptes, le 29 novembre de la même année, et en la Cour des aydes le 26 janvier 1580. Il établit en cette ville un jeu d'arbalète et d'arc, à l'instar des villes de Paris, Sens, Montereau, Provins, Chaslons et autres villes du royaume, avec l'exemption au roy de chacun de ces jeux de toutes tailles, subsides et impositions ordinaires et extraordinaires, mises et à mettre, en l'année de sa royauté, et attribution de dix livres aux chevaliers de l'Arlaleste, et de cent sols à ceux de l'arc, payables par chacun an sur les ordonnances des Maïres et Echevins, sur les deniers communs de la Ville par le Receveur, pour subvenir à la réparation et entretenement de leur butte.

Cet établissement fut confirmé par lettres patentes du Roy Henry IV, du mois de février 1595, registrés en la Cour des Aydes le premier mars suivant, avec un nouvel établissement d'un jeu d'arquebuse, aux mêmes exemptions, et avec tels et semblables privilèges que ceux accordés aux arbalétriers, et arquebusiers des villes de Paris, Sens, Montereau, Provins, Chaslons et autres villes du Royaume ; il attribua aussi cent sols à cette compagnie sur les mêmes fonds, et pour semblables considérations.

En sorte que ces trois jeux ont subsisté séparément pendant tout le temps que l'arbalète et l'arc ont été en usage ; lequel ayant cessé, les trois compagnies se sont réunies et n'ont formé

qu'un corps sous le nom de chevaliers de l'arquebuse ; auquel exercice les chevaliers de cette ville se sont attachés sans discontinuation jusqu'en l'année 1670, que les guerres l'ayant interrompu dans plusieurs endroits, celui de Joigny a été sujet aux mêmes révolutions qui ont été éprouvées dans les autres compagnies ; ce ne fut qu'en 1693 que ce jeu fut repris par quelques personnes des plus distinguées de la ville, auxquelles d'autres, à l'occasion de la paix, s'étant jointes en 1697, ils firent faire de concert, par leurs soins et à leurs frais, dans le faubourg-lez-ponts de cette Ville, une butte, dans laquelle ils firent construire, en 1698, un grand bastiment accompagné de plusieurs avenues d'arbres, avec un placard au milieu de la principale allée pour le tirage, et une terrasse devant le bastiment, auquel ils ont ajouté, en 1717, un pavillon du côté du Couchant.

Mais cette compagnie ayant considéré que la durée de son rétablissement ne dépendoit pas tant de ses bastiments et pardins, qui en font l'ornement, que de la sagesse et de la justice des statuts, sans lesquels ce rétablissement pouvait être encore sujet aux mêmes inconvénients qui avoient été ci-devant éprouvés, elle crut qu'elle ne pourrait y mieux pourvoir qu'en se faisant représenter les anciens statuts et ceux de plusieurs Buttes de ce royaume, et après une mûre délibération sur iceux, elle eut enfin de nouveaux statuts le 26 avril 1699, qui furent omologuez et registrés au Présidial de Montargis le 6 avril 1701.

La compagnie a pour devise une arquebuse à rouet avec ces mots : « Re-creat et Terret » elle a donné lieu à une prose cadencée, qui est à la tête des statuts, ensuite de la vignette de cette devise ; elle mérite de trouver place icy. Elle est conçue en ces termes :

Huc

Acies fortium, mens
Quos una, sub uno duce, regit
Laeta convenit
Horum
Deique, Regisque
Altis timor viventibus insidet,
ulli nec foedum os.

His

Laetos interdum producere dies,
gravesque curis animos solvere,
cura est

Hic

Cum terrifico fragore

ora centum ferrea,
Mortiferos licet eructent ignes,
Nedum mortes jaculentur horrendas,
Vultus, animosque perfundunt gaudio,
Dumque flammis excussum sulphureis
Velocius ictu fulminis plumbum
Attingit metam.
Hinc gloria, decor et bravium.

L'armée de ces hommes courageux,
qu'un même cœur joyeux dirige
sous un seul chef, se rassemble ici.

La crainte de Dieu et du Roi
s'empare des vivants
aucun d'eux n'a le visage triste.

Pour eux, l'essentiel est de couler
des jours heureux et de libérer
les cœurs lourds de soucis.

Avec un fracas effrayant
cent bouches de fer crachent
des feux qui jettent des coups mortels.

Ils inondent de joie les cœurs
et les visages pendant que le plomb
mêlé aux flammes de soufre atteint
le but plus vite qu'un coup de foudre.

De là viennent la gloire, l'honneur et
le prix de la victoire.

La compagnie a pour chefs un capitaine, un lieutenant, un enseigne et un commissaire, avec deux sergents ; elle a encore deux autres officiers sans commandement, savoir : un trésorier, auquel sont remis tous les deniers et revenus, et un secrétaire qui est dépositaire des statuts et de tous autres titres et papiers. Il y a aussi quatre conseillers, pour répondre et juger, avec les officiers et roy, toutes les affaires en difficultés, qui surviennent dans la compagnie.

L'année 1716 est remarquable en ce que la compagnie élut le 15 novembre de cette année, pour Colonel Messire Hiérosme Bignon de Blangy, et à présent maistre des requestes, bibliothécaire, intendant et garde des médailles du roy.

Il fit l'honneur à la compagnie d'accepter cette qualité, dont il prit possession sur le champ, en commandant la compagnie.

Le 15 février 1717 doit être marqué dans les annales de cette Butte pour l'époque de la confirmation que le Roy régnant Louis XV a fait de ses exercices. Sa majesté a permis, par son brevet, à la compagnie de s'assembler certains jours de l'année, et lorsqu'elle le jugera à propos, dans la maison destinée pour le tirage, et d'y continuer ses exercices, tout ainsy et de la même manière qu'elle a fait ci-devant, avec deffenses à toutes personnes de la troubler. Sur cette confirmation la compagnie après l'attache de M. le Prince de Soubise, gouverneur des provinces de Champagne et de Brie, le 6 avril de la même année.

L'enchaînement des faits ci-dessus ne m'ayant pas permis de rapporter dans l'ordre ce qui regarde la suppression des exemptions attribuées à ces compagnies, je suis obligé de la placer icy.

Les exemptions dont nous avons parlé ci-devant furent supprimées par l'article 23 du Règlement des Tailles de 1634. Je porte que les capitaines, lieutenants, enseignes, archers, arquebusiers et arbalétriers, tant de la Ville de Paris qu'autres villes, même ceux qui abattent l'oiseau avec l'arquebuse, arc ou arbalète, ne jouiront d'aucunes exemptions soit de tailles ou aydes, sa majesté révoquant tous les privilèges et concessions qui leur avoient été accordez.

Comme cet article donnait une atteinte formelle aux privilèges des archers de Paris, le Prévost des marchands, les échevins et les arbalétriers, archers et arquebusiers de Paris formèrent leur opposition à la vérification de ce règlement, ainsi qu'il se pratiquoit alors ; sur quoi la Cour des

Aydes ayant égard à cette opposition, ordonna par l'arrêt de vérification que cet article auroit lieu seulement pour les tailles, et non pour les aydes.

Il est encore nécessaire d'observer que, malgré la révocation portée par ce règlement, les chevaliers du jeu de l'arquebuse de la Ville de Rheims jouissent actuellement, en la personne du Roy de leur compagnie, des privilèges et exemptions à eux attribués lors de leur création.

Il en est de même de l'arquebuse de la Ville de Beauvais, établie par Henry III en 1579, et confirmée par Louis XIV, au mois de mars 1662.

Cependant cette exemption n'a pas lieu à Sézanne où le Roy de l'arquebuse n'a point de privilège : cela a été décidé par un arrêt rendu en la Cour des Aydes le 29 janvier 1689, contre le nommé Rivor, roy de l'Arquebuse, qui avoit été réduit à 5 sols pour toutes tailles de l'année de sa royauté, suivant l'usage introduit depuis quarante ans, par sentence des élus de la Ville, dont les Collecteurs étoient appelants ; il a ordonné que Rivor paie-roit sa cote sans réduction.

Sur quoi on peut tirer de cette diversité de jurisprudence une conséquence, que les chevaliers de l'arquebuse de Joigny ayant une permission du Roy régnant de s'assembler et de tirer l'oiseau, ils doivent jouir comme ceux de Rheims et de Beauvais des privilèges et exemptions à eux attribués ; car, quoique cette permission ne contienne pas une énumération des privilèges de celui qui abbat l'oiseau, comme cette assemblée permise à Joigny à la même cause et les mêmes motifs que celles qui se font dans les autres villes, et qui ont ses privilèges attachez, ils doivent opérer le même effet ; et il semble que le deffaut d'expression de privilège n'est qu'une omission qu'on doit suppléer, surtout dans un cas favorable.

Pétition des habitants de la ville de Joigny à Monsieur le Président de la République Française (1882)

Monsieur le Président,

Les soussignés, habitants de la ville de Joigny, s'adressent au premier Magistrat de la République pour faire repousser une demande formulée dans une délibération du conseil municipal de cette Ville (du 1^{er} novembre 1881), délibération ayant pour but la suppression de la Paroisse St-André dudit Joigny, paroisse de dix-neuf cents âmes.

Voici dans quelles circonstances, cette demande se produit : la population de Joigny peut se diviser en trois catégories, les propriétaires et rentiers, les négociants et artisans, les Vignerons.

Cette dernière catégorie habite depuis un temps immémorial la partie élevée de la ville, c'est-à-dire le quartier connu sous le nom de Saint-André, composée à peu près exclusivement de ceux qui travaillent à la terre et se consacrent à la culture de la vigne. Elle a ses habitudes, ses mœurs, sa manière de vivre, aussi de tout temps, a-t-elle eu à proximité de ses habitations un établissement pour l'accomplissement de ses devoirs religieux. C'est ainsi qu'en 1080, Geoffroy, comte de Joigny, fondait au centre du quartier le Prieuré Notre-Dame. En 1150, une chapelle était ajoutée à ce Prieuré et érigée en paroisse. C'est dans cette paroisse et près de la chapelle, qui est aujourd'hui l'église Saint-André, que se trouvait le grand cimetière de Joigny, au milieu duquel fut construite la Chapelle des Ferrand, œuvre d'art remarquable à plus d'un titre. Enfin en 1801, lors du rétablissement du culte en France, la paroisse St-André fut de nouveau jugée nécessaire et rétablie telle qu'elle existait précédemment. C'est cette paroisse, qui date de près de huit siècles dont on demande la suppression pour s'emparer du **presbytère de St-Jean** occupé provisoirement par Mr le Curé de Saint-André. — Monsieur l'archiprêtre de St-Jean habitant sa maison qu'il a cédée à la Ville à rente viagère, pour devenir après lui le presbytère de St-André, et cela, sous prétexte que ce presbytère de St-Jean est nécessaire pour agrandir l'école primaire supérieure des filles.

Cette demande est-elle admissible ? Evidemment non : les observations suivantes suffiront, nous osons l'espérer, pour le démontrer.

1^o Depuis dix ans, il a été dépensé au moins cent mille francs pour agrandir et approprier les bâtiments de l'école en question ; et dès lors, on se demande comment il peut se faire que ces bâtiments soient actuellement insuffisants. Ajoutons que si, contre toute vraisemblance, un nouvel agrandissement était nécessaire, rien ne serait plus facile que de le réaliser sans toucher au presbytère puisqu'il existe attenant de ces bâtiments l'ancien jardin du Château acquis par la ville et d'une étendue considérable.

2^o L'Eglise St-Jean qui, d'après le conseil municipal, devrait desservir la Paroisse St-André est l'ancienne chapelle des Comtes de Joigny, laquelle étant très restreinte, serait certainement insuffisante — le jour des grandes fêtes surtout — pour recevoir les catholiques non seulement de St-Jean, mais encore de St-André.

3^o Les vignerons de Joigny ont toujours eu pour leur église un tel attachement qu'ils l'ont fait agrandir à leurs frais et de leurs propres mains, en y ajoutant une nef latérale remarquable. Il serait d'autant plus fâcheux de la détruire ou de l'enlever au culte qu'il s'y trouve deux portails décorés de sculptures très admirées des artistes, et plusieurs fenêtres enrichies de vitraux peints magnifiquement restaurés, dont quelques-uns sont attribués à Jean Cousin.

4^o Il y a dix ans, à peine, il a été fait à cette église, par la Ville, des réparations dépassant dix mille francs ; réparations qui seraient en pure perte, si on ordonnait la démolition, ou si elle était consacrée à un usage profane, comme le demandent certains partisans de la mesure que nous combattons, et ce indépendamment d'autres dépenses de même nature s'élevant à vingt-cinq mille francs au moins, faites depuis vingt ans environ par les curés de la paroisse.

5^o Enfin, le chiffre de la population de celle-ci, indiquée dans la délibération du conseil municipal, est de beaucoup inférieur à celui qui existe réellement ; on a notamment omis d'y comprendre, outre les habitants de la rue des Fossés St-Jean, les sept à huit cents individus, soldats, femmes et enfants — composant le personnel de deux casernes et des autres établissements militaires existant sur la paroisse et à proximité de l'église et qui y accomplissent leurs devoirs religieux, surtout depuis la suppression de l'aumônerie militaire ...

Dans l'espoir, Monsieur le Président, que vous daignerez prendre cette supplique en conservant à la ville de Joigny l'église Saint-André, non seulement reconnue nécessaire par les lois, mais consacrée par une existence de près de huit siècles, les soussignés vous adressent leurs remerciements anticipés et vous prient de les croire vos très humbles, très respectueux et très dévoués serviteurs.

Joigny, le 16 mai 1882.

(Suivent plus de deux cent cinquante signatures.)

Paul GEIERMANN

Paul Geiermann n'est plus. Il a quitté famille et amis au début de juillet après une longue et pénible maladie qui l'a emporté sans que nous puissions le revoir une dernière fois.

De sa grande personnalité, nous conserverons le souvenir ému d'un homme toujours prêt à rendre service à quiconque frappait à sa porte. Pour ce qui nous concerne en particulier, ce n'a jamais été en vain que l'« Echo de Joigny » ait fait appel à son concours dévoué et éclairé pour insérer dans notre bulletin la note toujours agréable de son érudition.

Publiciste de grand talent aux écrits très pertinents parus dans le Journal « Beobachter Leitung » et dont le lecteur savourait les moindres détails, Paul Geiermann fut aussi un collaborateur assidu et ami de notre société culturelle et d'études depuis sa fondation.

Grâce à des articles qu'il nous adressait périodiquement, nous avons pu maintenir le trait d'union avec l'histoire de Mayen, ville jumelle de Joigny, dans cet « Echo » qui intéresse à la fois Joviniens et Mayennais. Chacun de nous a pu goûter l'intérêt — et parfois aussi l'humour — de ses pages qu'il se plaisait à faire paraître dans notre bulletin.

J'ai pu personnellement apprécier ses qualités d'homme sociable et hospitalier depuis notre première rencontre en 1964 lors des prémices du jumelage de nos deux cités. Au cours de nos voyages à Mayen, il ne manquait pas de multiplier les contacts et manifestait ainsi son attachement à la réalisation de notre idéal commun.

Nous avons perdu un ami... Notre société culturelle s'en trouve tristement affectée et nous voudrions assurer sa famille et ses amis que son souvenir y restera toujours vivant.

René SIRJACQUES.

Les articles de P. Geiermann parus dans l'« Echo ».

« C'est par derrière que Mayen a vaincu », n° 1, pp. 21-22.

La Légende de Geneviève, n° 3, pp. 18-19.

La « Saint-Luc » de Mayen, n° 6, pp. 3-4.

La pierre, richesse de Mayen, n° 9, pp. 10-11.

Mayen et son couvent de Helgoland, n° 14, pp. 25-26.

Mayen, ville d'arrondissement, n° 16, pp. 11-12.

L'origine celte du nom de Mayen, n° 18, pp. 9-10.

Le cent-cinquantenaire du Lycée de Mayen, n° 22, pp. 24-25.

Abonnement pour 1978

Pour vous abonner ou vous réabonner (N°s 25 à 28) :

Ayez l'obligeance de verser le montant de l'abonnement : **24 francs** (pour 4 numéros) à la Bibliothèque Municipale.

soit par chèque bancaire,

soit par chèque postal ECHO DE JOIGNY : C. C. P. DIJON : 2 100-92.

Cotisation de Membre Actif de l'Association Culturelle d'Etudes de Joigny : 11 francs par an.

JEAN - LOUIS

**Institut de Beauté
PARFUMERIE
Coiffure Dames-Hommes**

**3, Quai Général-Leclerc
89300 JOIGNY
Tél. : 62-12-62**

**MODERN'
HOTEL**

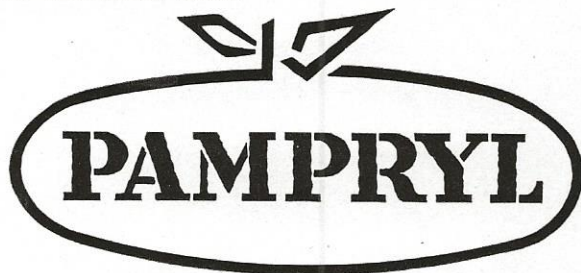
89-JOIGNY

T. 62-16-29



**Rôtisserie - Tournebroche
Salles et salons pour congrès
Repas d'affaires**

JFA NUITS-ST-GEORGES 21700



Route de Chamvres, JOIGNY 89300

**AMENAGEZ VOTRE AVENIR
TOUT EN SIMPLIFIANT VOTRE EXISTENCE !**

LA CAISSE D'ÉPARGNE DE JOIGNY

FONDÉE EN 1842

**EST LA SEULE A POUVOIR VOUS Y AIDER
GRACE A LA GAMME ETENDUE
DE SES FORMULES DE DEPÔTS
REMUNERES JUSQU'A 8 %**

ET TOTALEMENT EXONERES D'IMPOTS !

CONSULTEZ-LA EN PRIORITE...

**...ELLE EST PRESENTE DANS
100 VILLES ET COMMUNES DE L'ANCIEN ARRONDISSEMENT**



Jugement d'un moine hérétique

Œuvre de Jean de Juni à Léon (cat. n° 3)

Sommaire du n° 25

- | | |
|---|---|
| <p>Page 3 L'identité de Jean de Joigny, par Marthe VANNE-ROY.</p> <p>Page 5 La vie et les œuvres de Jean de Joigny.</p> <p>Page 9 La Fontaine de Véron que chanta Du Bellay, par J.-L. DAUPHIN.</p> <p>Page 17 Impressions d'un voyage à Joigny en 1872, par E. MONTEGUT.</p> | <p>Page 23 Chronique des Archives : Tentative d'émeute et rixe entre vignerons (6 février 1792).</p> <p>Page 25 Préface à l'ouvrage d'Albert Garnier, par Edouard DALADIER (1931).</p> <p>Page 28 Du Jeu de l'Arquebuse, extrait de la chronique de DAVIER.</p> <p>Page 31 Pétition pour le maintien de la paroisse St-André (1882).</p> <p>Page 32 Nos deuils : Paul Geierman, notice de R. SIRJACQUES.</p> |
|---|---|